

ORIGINE DU NOM DES RUES DE PARIS.

SIXIÈME ARTICLE.

LA RUE DE RIVOLI.

La rue de Rivoli est une des rues les plus nouvelles de Paris ; élevée par la volonté de l'empereur, son nom est un beau souvenir de gloire, car il rappelle une victoire remportée le 14 janvier 1797. C'est une page détachée de ce grand siècle, siècle de victorieuse mémoire, s'il en fut. Mais, par sa construction, elle est aujourd'hui une preuve irrésistible du mauvais goût qui présidait à l'architecture du temps de l'empire. Cette colonnade, carrément uniforme, n'appartient à aucun ordre, à aucun style ; c'est tout uniment un portique bien froid, bien lourd, un amas de pierres, une exhibition de fenêtres qui représentent assez volontiers des serres chaudes avec des balcons extérieurs.

Au seizième siècle, le terrain qui forme actuellement la rue de Rivoli était séparé du jardin des Tuileries par un mur élevé, coupé en trois parties : l'*Assomption*, couvent habité par des religieuses ; le *Couvent des Feuillants*, le *Couvent des Capucins*. Ces trois monastères étaient compris entre la rue Saint-Florentin et la rue du Dauphin ; le reste du terrain jusqu'à la rue de Rohan se trouvait occupé par l'*Hospice des Quinze-Vingts*, que fit construire saint Louis, sur une pièce de terre appelée Champourri. Saint Louis avait même doté particulièrement cet hospice, et une rente annuelle de trente livres était affectée à payer le potage des aveugles. En 1779, le cardinal de Rohan, grand aumônier de France, les transféra dans le faubourg Saint-Antoine, et fit ouvrir sur le lieu même où avait été l'hospice, deux rues, dont l'une prit le

nom de *Rohan*, l'autre des *Quinze-Vingts*.

Mais revenons aux monastères, en commençant par le seul dont il reste encore un souvenir : je veux parler du couvent de l'*Assomption*.

C'est le cardinal de la Rochefoucault qui, en 1623, donna sa propre maison, et la consacra à recueillir quelques pauvres religieuses sans asile ; mais leur nombre s'accroissant de jour en jour, il adjoignit à sa maison l'hôtel d'un bourgeois enrichi, dont l'étendue permit de construire une église et un vaste corps de logis. Le couvent fut réformé en 1790, et démoli entièrement en 1804 ; l'église seule reste debout, avec sa croix d'or qui s'élève au-dessus des arbres des Tuileries.

Le *Couvent des Feuillants* se voyait dans l'espace occupé aujourd'hui par les rues Saint-Honoré, de Castiglione, de la Paix, et par la place Vendôme. Les religieux ne prirent possession et ne s'installèrent que le 9 juillet 1587.

Ils arrivèrent à la suite de Jean de la Barrière, abbé du diocèse de Rieux, qui les avait rangés militairement sur deux lignes, ce qui produisait l'effet le plus pittoresque. Leur église, bâtie par Mansard, en 1676, fut l'objet d'une demande assez singulière.

La famille de Rostaing, qui y possédait une chapelle et les tombeaux de plusieurs de ses ancêtres, offrit de reconstruire le maître-autel, et de se charger de l'entretien de l'édifice, à la seule condition que le blason des Rostaing y figurerait dans soixante endroits. Les feuillants s'y refu-

sèrent, ne voulant pas, dirent-ils, accepter un don qui n'était offert que pour servir l'orgueil du donateur.

Les règles du couvent étaient d'une sévérité telle, que dix-sept religieux moururent en moins de huit jours. Cette règle, qui consistait à marcher pieds nus et la tête découverte, à dormir entièrement vêtus, à coucher sur des planches, à manger à genoux et à boire de l'eau dans des crânes humains, fut considérablement adoucie. Des lits remplacèrent les planches, les religieux s'attablèrent pour prendre un repas plus substantiel, et abandonnèrent les crânes humains dans lesquels ils ne buvaient que de l'eau.

Bernard Percin, surnommé le *Petit Feuillant*, fut un des plus ardents ligueurs; et, quoique boiteux, il n'épargna ni son temps ni ses démarches au profit de la fronde. En 1790 un club, qui prit le nom de *Club des Feuillants*, vint s'installer dans les bâtiments du couvent; mais bientôt il se vit dissous par l'influence de la société des Jacobins, à laquelle il était tout à fait opposé.

De tous les couvents de France, le plus vaste et le plus nombreux était le *Couvent des Capucins*. Il s'étendait depuis la rue Saint-Honoré jusqu'au mur des Tuileries, et du terrain des Feuillants jusqu'à la rue de l'Échelle. Cent vingt religieux habitaient ce monastère: l'intérieur était riche et splendide; des peintures de prix garnissaient les murs de la chapelle; on citait un tableau de Lahire, un de Robert et un Christ de Lesueur. L'argent ne manquait point à cet ordre mendiant, car les plus grands personnages lui apportaient des dotations considérables.

Henri, duc de Joyeuse, à la mort de sa femme, s'étant fait capucin, donna à ce couvent une partie de ses biens; mais il n'y resta que fort peu de temps, et reprit le casque et la cuirasse pour aller guerroyer contre Henri IV, auquel il se rendit plus tard pour le bâton de maréchal de France.

Le roi ne fut pas dupe d'un dévouement dicté par l'intérêt personnel; aussi, un jour que des gens du peuple se groupaient sous le balcon du Louvre, Henri IV dit en souriant au duc de Joyeuse: « Savez-vous, mon cousin, de quoi ces braves gens s'étonnent?... C'est de voir ensemble un renégat et un apostat. »

Cette épigramme le décida à rentrer aux Capucins, et pour racheter les péchés de sa vie mondaine, il entreprit à pied le voyage de Rome; mais il mourut en chemin. C'est en parlant du duc de Joyeuse que Boileau a dit :

Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque et demain dans un froc.

Et Voltaire :

Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

Le duc de Joyeuse fut rapporté en grande pompe, dans le couvent dont il avait été un des principaux bienfaiteurs, et enterré sous le maître-autel de la chapelle. Près de sa tombe, on plaça plus tard celle du père Joseph, l'infâme conseiller du cardinal de Richelieu. Ce voisinage inspira le distique suivant :

Passant, n'est-ce pas chose étrange
De voir un diable auprès d'un ange (1)?

En 1790, l'Assemblée nationale fit évacuer ce couvent, dispersa les capucins, et attacha cet écriteau sur les portes de l'église : TERRAIN A VENDRE.

En 1830, dans cette rue de Roban, dont vous connaissez le parrain, un tumulte et des cris se firent entendre, des coups de feu partaient des fenêtres; deux militaires à la moustache hérissée, aux lèvres noircies de poudre, les habits en désordre, entrent chez un boucher, dont la porte se referme sur eux... Une foule hurlante avait suivi leur trace, et demandait à grands cris la tête des fugitifs... La porte cède enfin, deux grands gaillards, à la figure imberbe, se présentent; ils viennent

(1) Le duc de Joyeuse se nommait Ange.

offrir au peuple souverain de le guider dans ses recherches. En un moment, la boutique est visitée ; mais les deux militaires ne purent être retrouvés, et la foule, changeante dans ses colères, court renverser un trône.... Ces deux militaires étaient des gardes royaux que le boucher venait de raser pour les soustraire à la fureur du peuple.

Mais la rue de Rohan est rentrée dans son calme primitif, les pavés ont repris leur place, le trou des balles est rebouché, la révolution a passé. Nous voici dans la rue de l'Échelle, en face la fontaine construite en 1759 ; ces sculptures, ce cadran solaire, cet obélisque, cette proue de vaisseau, tous ces ornements sont, il est vrai, d'un goût un peu hasardé, mais ce monument, passez-moi le mot, est élevé sur l'emplacement d'un lieu de supplice (1) qui a donné le nom à la rue ; pardonnez donc, en fa-

veur de l'intention, à l'architecte philanthrope, qui a voulu remplacer l'instrument de mort par un objet d'utilité publique.

La Restauration entreprit en 1817 de régulariser les projets de l'empereur. Sur les plans dessinés en 1805, on vit s'élever une grande maison, ni moins belle, ni moins laide, et semblable en tout à ses voisines. Cette maison fut destinée d'abord à faire une caserne pour les gardes du corps. En 1820, M. de Villèle, alors ministre des finances, vint l'habiter ; depuis cette époque, c'est le Ministère des finances, c'est le Trésor, qui renferme chaque jour à peu près 3,000 employés.

Cette année, on continuera la rue de Rivoli jusqu'à la rue de l'Oratoire, et la place du Carrousel, débarrassée des ignobles barraques qui la déshonorent, deviendra une promenade couverte d'arbres.

MAX DE RÉVEL.

BIBLIOGRAPHIE

Correspondance de madame Campan avec la reine Hortense, publiée avec notes par J. A. C. Buchon. 2 vol. in-8°.

Premier article.

Je me désolais de n'avoir aucun livre nouveau dont je pusse vous rendre compte, mesdemoiselles, lorsque, cherchant au hasard dans ma bibliothèque, le premier volume de la correspondance de madame Campan me tomba sous la main. Je la relus avec plaisir et m'aperçus que je pouvais y glaner pour vous de bons conseils.

Madame Campan, fille de monsieur Genest, premier commis aux affaires étrangères sous Louis XV, avait reçu une éducation brillante et solide. A quinze ans,

elle fut nommée lectrice de mesdames Adélaïde, Sophie, Louise et Victoire, filles du roi ; elle accompagnait souvent sur la harpe ou sur le piano la reine Marie-Antoinette, alors dauphine, qui la choisit pour sa première femme de chambre, lorsqu'elle eut épousé monsieur Campan, secrétaire de son cabinet.

A cette époque, la première femme de chambre de la reine de France, en même temps sa lectrice et faisant près d'elle les fonctions de trésorière, était un personnage très-marquant. A la naissance de son fils, le roi avait daigné accorder au grand-père de cet enfant des lettres de noblesse, et cette brillante position élevait à la cour madame Campan au-dessus des places inférieures.

Lors de l'arrestation de la reine Marie-Antoinette, madame Campan sollicita la

(1) Les Échelles.

faveur de se renfermer avec sa maîtresse; mais Péthion, le maire de Paris, la lui refusa. Dès ce moment, elle se réfugia au château de Coubertin, dans la vallée de Chevereuse, et s'y livra à l'éducation de ses nièces (1); elle avait eu, dès sa jeunesse, un penchant décidé pour cette occupation; aussi, après le 10 thermidor, après la mort de Robespierre, le besoin de soutenir sa mère, âgée de soixante-dix ans, de soigner son mari malade, et de pourvoir à l'éducation d'un fils de neuf ans, lui fit diriger ses vues vers ce genre de travail. Il ne lui restait plus de toute sa fortune qu'un assignat de cinq cents francs; cette ressource ne suffisant même pas à l'impression de ses prospectus, elle les écrivit de sa main, les envoya à une centaine de personnes de sa connaissance, prit avec elle une religieuse de l'Enfant-Jésus et jeta ainsi les bases de sa maison de Saint-Germain. L'année suivante, elle avait déjà cinquante élèves; mais elle trouva de grands obstacles. Ferraud, le procureur de la commune, surveillait cet établissement tenu par une femme qui avait approché de si près l'ancienne cour et devait vouloir en ramener les opinions et les préjugés. Il ne lui était pas permis de faire étudier l'histoire de France; elle ne pouvait parler aux enfants que de la Grèce et de Rome... On devait venir lui enlever la Bible, ce livre qui sert de base à toutes les histoires... Madame Campan sut triompher de toutes ces entraves... Ce fut à cette époque que madame de Beauharnais lui amena sa fille Hortense, et sa nièce Emilie de Beauharnais (2).

En 1807, madame Campan devint directrice, puis surintendante de la maison impériale d'Ecouen. La première lettre de madame Campan à Hortense de Beauhar-

nais est datée du 21 frimaire an VI (11 décembre 1797), et la dernière, du mois de mars 1822, époque de sa mort.

Je vais choisir, ça et là, dans ses lettres à son élève, des préceptes de conduite qui pourront vous être utiles dans quelque position que vous puissiez vous trouver.

« Soignez toutes vos lettres, sans exception, même celles écrites à vos amies : tout est leçon à votre âge, et une petite correspondance vous est utile et vous prépare pour celles que vous aurez dans la suite. Il faut vous donner le temps d'écrire, et de relire vos lettres. Songez que l'on envoie loin de soi, en écrivant, une mesure de ses talents, de son esprit et de son éducation. Le billet d'une femme, même écrit à sa marchande de modes, peut être vu par des personnes instruites, qui jugent par là si une femme est ou n'est pas bien élevée. »

« N'écrivez pas vos lettres sur de grand papier; sur du petit papier on voit mieux ce que l'on vient d'écrire; on évite par ce moyen la répétition des mots. Avec ces précautions vous finirez par posséder, sans la moindre gêne, le talent le plus précieux: il console de l'absence; il porte loin de vous la juste expression de vos sentiments; il donne aux gens qui ne vous ont point vue et qui peut-être ne vous verront jamais, une idée exacte de votre esprit, de votre sensibilité et de votre éducation. Connaissiez-vous beaucoup de talents à cultiver qui procurent autant d'avantages? J'ajouterai qu'il survit aux grâces et aux prétentions de la jeunesse. »

« Vous formez, je n'en doute pas, des vœux pour le bonheur, la tranquillité et la vraie gloire de votre patrie. Qu'elle vous soit toujours chère! ce sentiment est une des bases de toutes les vertus sociales; les conséquences en sont infinies et seraient trop longues à vous développer; mais souvenez-vous que le sublime auteur de Té-

(1) Egle Auguié, madame la maréchale Ney. Adèle Auguié, madame de Broc.

(2) La reine Hortense. Madame de Lavalette.

lémaque nous dit qu'il faut être fier de sa patrie quand elle est dans la prospérité, qu'il faut la plaindre lorsqu'elle est livrée à des malheurs, mais toujours la servir et l'aimer. »

« Chose des plus essentielles à observer : ne vous montrez pas aux fenêtres (1); jamais la personne qui demeurait aux Tuileries (2) ne permettait aux jeunes personnes auxquelles elle s'intéressait, de s'y montrer. Les plus impudents muscadins viendraient se promener sous vos fenêtres après vous avoir vue à quelques bals. Songez non-seulement à la vraie vertu, mais à la vertu apparente; tenez votre réputation aussi élevée de ce côté-là qu'elle puisse l'être. Vous êtes environnée de bien des dangers, mais vous avez déjà une bien bonne renommée; c'est à vous de la maintenir : ne craignez pas d'être appelée prude par les étourdies; prude à seize ans c'est être sage. La prude, c'est la femme surannée qui, après avoir eu bien des choses à se reprocher, fait la précieuse, blâme les autres, et affecte des sentiments dont elle n'a point donné de preuves. Il est bien essentiel de distinguer les mots, sans cela on confond les choses. »

« Ne vous montrez pas trop dans les bals; n'allez pas vous user aux yeux du public; évitez les femmes légères. »

« Embrassez bien tendrement ma chère Caroline (3) pour moi, et dites-lui que, comme son ancienne institutrice, je lui demande en grâce de ne point donner de signes extérieurs de tendresse à son mari, quand elle va au spectacle avec lui; on la critique beaucoup sur ce point; je dirai

plus, on la blâme : on doit un grand respect au public rassemblé, et c'est blesser les mœurs. »

« Soyez attentive avec les femmes âgées; ce sont elles qui font la réputation des jeunes personnes; et, en général, la jeunesse se livre trop dans les écrits au penchant de rejoindre la jeunesse. Donnez aussi des marques d'un grand intérêt aux femmes de province, aux étrangères dont vous remarquez aisément la gêne et l'embarras dans le cercle de votre maison, et qui y sont introduites à raison de l'état de leurs maris. Que d'autels vous vous élèverez dans ces cœurs qui, s'ils ne sont pas formés aux manières et aux usages du grand monde, n'en sont souvent que plus purs! »

« Dites donc avec courage : je veux donner ma matinée au travail : on vous verra moins, on vous estimera davantage. Ah ! soyez estimée; il n'y a pas d'élévation qui vaille la douceur, la gloire d'inspirer ce sentiment.... Si vous perdez l'habitude de l'occupation suivie, vous êtes perdue sans ressources pour le bonheur et les jouissances intérieures et vertueuses. »

« Si les Françaises voulaient conserver le ton modeste et retenu que donne une bonne éducation, elles ont un charme, une vivacité d'esprit qui leur assureraient tout l'avantage sur les femmes des autres pays; mais par malheur quelques-unes flétrissent souvent ces dons précieux par un air de coquetterie, une légèreté, un ton agaçant, une familiarité avec les hommes qui leur nuisent aux yeux des étrangers. »

« C'est déjà avoir un caractère que de suivre avec persévérance les avis sages qui nous sont donnés, et il est assez général de voir ceux qui ne peuvent se diriger ne pouvoir utilement être dirigés par d'autres. »

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

(1) Le premier consul Bonaparte avait pris possession des Tuileries.

(2) La reine Marie-Antoinette.

(3) Caroline Bonaparte, madame Murat.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LOPE FELIX DE VEGA CARPIO (1).

Après avoir doté l'Espagne de l'illustre Cervantes, le seizième siècle pouvait se regarder comme quitte envers elle ; mais, prodigue en sa faveur, une nouvelle gloire devait briller encore et embrasser, dans ses rayonnements, l'Europe tout entière.

En 1562, dona Francisca, veuve depuis peu de don Felix de Vega Carpio, donna le jour à un fils qu'elle laissa bientôt doublement orphelin.

Don Geronimo Manrique, évêque d'Avila, célèbre comme inquisiteur général, devint à la fois le protecteur et l'ami du jeune Lope. Il diminua pour lui, s'il ne put le combler, l'immense vide que laisse dans la vie d'un enfant la perte de ses deux guides naturels. Aussi Lope entra-t-il à peine dans l'adolescence, que déjà il dédiait à son bienfaiteur quelques églogues et une comédie intitulée *la Pastorale de Jacinto*. La reconnaissance fut donc la première muse du jeune poète, et sa première inspiration celle d'un noble cœur.

Ses études terminées, Lope fut attaché au duc d'Albe en qualité de secrétaire. Le poème de l'*Arcadia*, publié sous les auspices de cet homme puissant, offre le spectacle du génie littéraire fécondant son enthousiasme au contact du génie guerrier, se grandissant des proportions du sujet qui l'inspire, et se créant un titre de gloire en immortalisant son héros.

Jeune encore, Lope se maria, à Madrid, sa ville natale, à dona Isabel de Urbina, qu'il perdit peu d'années après. Ses regrets exhalés dans *la Barquilla* en firent un modèle des sentiments les plus purs, et

les plus tendres. Pour se distraire de cette perte, il quitta Madrid, et se rendit à Lisbonne, où il prit du service dans l'armée invincible expédiée contre l'Angleterre. Mais malgré sa tristesse, il n'en composa pas moins *la Gatomaquia*, le plus estimé des poèmes badins que possède la langue castillane.

Revenu à Madrid, il renonça à la vie militaire, et devint tour à tour secrétaire du marquis de Malpica et du comte de Lemos. Il se sépara de ce dernier pour contracter une nouvelle alliance avec dona Juana Guandio, dont il eut un fils et une fille. Mais, veuf une fois encore, fatigué du monde et n'en espérant plus rien, il chercha dans la vie religieuse un refuge contre l'amertume de ses souvenirs ; incorporé dans la congrégation des prêtres enfants de Madrid, il en devint bientôt le premier chapelain.

Sa muse ne devait point cependant s'étioler et mourir sous les voûtes sombres et silencieuses d'un cloître. Lope, homme du monde, soldat ou prêtre, devait toujours rester poète. Il dédia au pape Urbain VIII *la Couronne tragique de Maria Estuardo*. Ce pontife, partageant l'admiration générale, envoya à Lope l'habit de san Juan et le titre de docteur en théologie.

Consacré dès lors au culte des lettres, il ne se passa point une semaine sans qu'il ne publiât une comédie ou un drame, une ode ou une nouvelle. Trois ans avant sa mort, on comptait de lui deux mille deux cents pièces de théâtre représentées, plus de vingt volumes in-4° de poésies détachées, parmi lesquelles cinq poèmes épiques.

Quand on réfléchit à l'inépuisable fécon-

(1) Prononcez : Lopé dé Véga Carpiyo.

dité de Lope de Vega, on sent toute la justesse de l'épithète dont Cervantes le caractérise en l'appelant *un monstre de la nature*. En effet, pour avoir suffi à un aussi grand nombre de productions, il a fallu que, dès son enfance, et tous les huit jours, sans interruption, il sortît de son cerveau plus de trois mille vers. Qu'on ajoute à cela les recherches, les lectures qu'il a dû faire pour s'instruire des us et coutumes des diverses nations qui ont inspiré son génie, et l'activité de Lope prend alors des proportions encore plus gigantesques.

Il découle nécessairement de cette grande faculté de produire des imperfections inévitables; mais il est facile de pressentir aussi les beautés qui lui sont particulières. Chez Lope, la rapidité de l'action, la multitude des événements, leur complication toujours croissante, l'impossibilité d'en prévoir la fin, tiennent la curiosité en éveil et lui laissent toute sa vivacité depuis le premier acte jusqu'au dénouement.

Milan, Naples, Vienne, Munich, Bruxelles, l'Europe entière, en un mot, battit des mains pour saluer le génie qu'il devait la vivifier. L'influence de Lope retrouve d'une manière sensible dans les œuvres de Shakspeare. On la retrouve encore en Italie, mais c'est en France surtout qu'il est impossible de ne point la reconnaître. Le grand Corneille se forma à l'école espagnole. Rotrou, Molière, Quinault, Thomas Corneille, Scarron, vinrent aussi s'inspirer des œuvres de génie que léguait Lope de Vega à la postérité.

Lope était maigre et d'une taille élevée; il avait le visage brun, mais fort agréable; le nez long et busqué, les yeux à la fois doux et vifs; la barbe noire et bien fournie. Moins malheureux que Cervantes, Lope ne connut pas comme lui toutes les horreurs de la misère; mais il eut cependant des moments difficiles.

Il mourut le 25 août 1635, à l'âge de 63 ans.

ODAS A LA BARQUILLA.

Pobre barquilla mía !
Entre peñascos rota.
Sin velas desvelada
Y entre las olas sola
A donde vas perdida ?
A donde di te engolfas ?
Que no hay deseos cuerdos
Con esperanzas locas.
Como las altas naves
Te apartas animosa
De la vecina tierra.
Y al fiero mar te arrojas
Igual en las fortunas
Mayor en las congojas
Pequeña en las defensas
Incitas á las ondas.
Advierte que te llevan
A dar entre las rocas
De la soberbia envidia
Naufragio de las honras.
Cuando por las riberas
Andabas costa á costa
Nunca del mar temiste
Las iras procélosas

ODE A UNE PETITE BARQUE.

Pauvre petite barque, ma mie,
qui vas te briser sur les récifs,
dépourvue de voiles
et seule au milieu des flots,
où vas-tu te perdre ?
oh ! dis, où vas-tu t'engraver ?
Il n'est point de sages desirs
qui reposent sur de folles espérances;
courageuse comme les grands
vaisseaux, tu t'éloignes
de la terre voisine
et t'élances dans la mer courroucée.
Calme dans le bonheur,
grande dans l'adversité,
mais faible dans la défense,
tu braves les ondes.
Prends garde, elles peuvent te conduire
à te briser contre les rochers
de l'orgueilleuse envie,
écueil de la vertu !
Quand tu voguais sur la rivière,
et ne t'éloignais pas de la côte,
tu ne pouvais craindre
les vagues orageuses de la mer;

Segura navegabas
Que por la tierra propia
Nunca el peligro es mucho.
A donde el agua es poca.
Verdad es que en la patria
No es la virtud dichosa.
Ni se estimó la perla
Hasta dejar la concha.
Diras que muchas barcas
Con el favor en popa
Saliendo desdichadas
Volviéron venturosas.
No mires los ejemplos
De las que van y tornan
Que a muchas ha perdido
La dicha de las otras.
Para los altos mares
No llevas cautelosa.
Ni velas de mentiras
Ni resmos de li-onjas.
Quien te engaño barquilla
Vuelve, vuelve la proa.
Que presumir de nave
Fortunas acasiona.
Que jarcias te entretegen ?
Que ricas banderolas
Azote son del viento
Y de las aguas sombra.
En que gavia descubres
Del arbol alta copa,
La tierra en perspectiva
Del mar incultas orlas ?
En que celages fundas
Que es bien echar la sonda
Cuando perdido el rumbo
Erraste la derrota ?
Si te sepulta arena
Que sirve fama heroica
Que nunca desdichados
Sus pensamientos logran ?
Que importa que te ciñan
Ramas verdes o rojas
Que en selvas de corales
Salado cisped brota !
Laureles de la orilla
Solamente coronan
Navios de alto bordo
Que jarcias de oro adornan.

LOPE DE VEGA.

tu naviguais en sûreté,
car dans son propre pays
jamais le danger n'est bien grand
quand l'eau n'est pas profonde.
Il est vrai que dans sa patrie
la vertu n'est jamais considérée,
et qu'on n'estime la perle
que séparée de l'huitre.
Tu me diras que bien des barques,
poussées par un vent favorable,
sont sorties malheureuses
et rentrées heureuses.
Ne prends pas pour exemple
celles qui partent et reviennent ;
beaucoup se sont perdues
en se fiant sur le bonheur des autres.
pour aller en haute mer
emportes-tu, prévoyante,
les voiles du mensonge
et les rames de la flatterie !
Oh ! détrompe-toi, petite barque,
retourne, retourne ta proue.
Se croire un grand navire
expose à de grands dangers.
De quels agrès t'es-tu pourvue ?
car de riches banderoles
ne sont que le jouet des vents
et ne font que projeter leur ombre sur les eaux.
De quelle hune découvriras-tu
la cime des arbres ?
Sur la terre en perspective
ou sur les rivages incultes de la mer,
dans quel sillage penses-tu
qu'il te conviendra de jeter la sonde,
quand tu auras perdu ta route
et que tu te seras écartée de ton chemin ?
Si tu viens t'ensevelir dans le sable,
à quoi te servira ta haute renommée,
car jamais les infortunés
ne voient se réaliser leurs espérances ?
qu'importe que ton front soit ceint
des verts ou des rouges rameaux
qui dans des forêts de coraux
croissent comme un gazon salé !
Les lauriers du rivage
ne couronnent
que le vaisseau de haut bord,
que parent des agrès dorés.

M^{lle} EULALIE FOUIGNET.

JULIE.

I. — MAUVAISE NOUVELLE.

On était en 1811. Dans un appartement au cinquième étage de la rue Duphot, deux femmes veillaient à la clarté vacillante d'une chandelle, près d'un feu où deux tisons fumaient sans jeter de flamme. La plus âgée raccommodait du linge; sa jeune compagne, entourée de godets et de pinceaux, peignait une boîte à thé, sur laquelle voltigeaient déjà des papillons et des oiseaux rivaux de ceux que la Chine nous envoie sur ses laques et ses éventails. Il y avait du malheur autour d'elles; il était écrit sur cet ameublement pauvre et incomplet, sur ce foyer glacial, et surtout sur la figure inquiète et fatiguée des deux femmes. Elles tressaillirent en entendant un pas sur l'escalier. La porte s'ouvrit, un homme d'un âge mûr, presque un vieillard, entra avec une démarche et un visage qu'il s'efforçait de rendre calmes. Il baisa au front la jeune fille qui s'était avancée vers lui, et s'assit à l'angle de la cheminée, sans dire un mot, sans lever même les yeux; mais ses mains crispées, qu'il étendait machinalement vers un feu qui ne brillait pas, trahissaient son agitation intérieure.

« Eh bien ! mon ami, hasarda enfin la femme âgée en déposant l'aiguille que ses yeux troublés et sa main hésitante ne guidaient plus.

— Ma chère Elisabeth, j'ai perdu ma dernière leçon, l'élève est parti pour le lycée, nous n'avons plus de ressources et bientôt nous n'aurons plus de pain.

— O mes pauvres enfants ! » s'écria la mère.

La figure du vieillard avait pris une expression de tristesse désespérée.

« Ils souffriront et ils mourront, dit-il ;

il n'y a plus de place pour nous ici-bas. Julie ! Anaïs ! »

A ce nom, prononcé tout haut, la tête blonde d'une petite fille sortit d'un berceau placé au fond de la chambre, et l'enfant dit :

« M'as-tu appelée, maman ? »

La sœur aînée se rapprocha du berceau, en arrangea les couvertures, embrassa l'enfant déjà rendormi, et murmura : « Dors, mon amour ! » Puis se rapprochant de ses vieux parents, elle resta un instant debout, recueillie en elle-même. Enfin, elle prit la main de son père, la baisa, et dit d'une voix calme :

« Papa, si vous le permettez, je crois que je pourrais trouver un remède à notre position. »

Le silence que gardait son père l'encourageant, elle continua :

« Vous souvenez-vous, cher père, de cette place de sous-maîtresse, à Mantes, que l'on m'a proposée, il y a deux mois ? Je crois que je serais en état de la remplir, et si ma mère et vous le permettez, je pourrais au moins alléger vos charges.

— Oui, pour le pauvre, les enfants sont des charges ! répondit-il amèrement. Et tu voudrais te faire sous-maîtresse, toi, ma chère Julie ?

— Oui, mon père, dit-elle résolument. Je souffrirai bien en vous quittant, mais je souffre bien plus encore en vous voyant ou accablé par le travail, ou réduit aux plus dures privations.

— Dépendre des autres ! toi, une...

— Une Berthaud, papa. Et puis, dépendre pour vous servir, n'est-ce pas une gloire ? A ce prix j'irais au Sénégal. Voyons, papa, faisons nos comptes. On m'a promis six cents francs par an; je demanderai à

l'avance le paiement de la première année, je vous le remettrai. Je n'aurai besoin de rien, car, grâces à ma marraine, ma toilette est au complet. Vous passerez doucement l'hiver, Anaïs vous égayera, vous aurez les lettres de Gaston, vous vous occuperez de vos trois enfants, et moi, je serai dans une position douce, tranquille, où rien ne me manquera, sinon le bonheur de vous voir...

— Qu'en pensez-vous, Elisabeth? dit le vieillard ému.

— Le bon Dieu parle par sa bouche, mon ami, répondit la pieuse mère, et lorsqu'il inspire l'idée d'un sacrifice, il donne aussi les forces pour l'accomplir.

— Vous consentez donc chère mère? s'écria vivement la jeune fille.

— Ah! ma pauvre enfant, ne plus te voir, toi qui égayais notre misère!

— Aimez-vous mieux, lui dit Julie à voix basse, voir souffrir mon père?

L'épouse ne répondit plus rien. Julie s'inclina vers son père :

« Eh bien, papa? »

Il la saisit, la pressa fortement contre sa poitrine, et lui dit à l'oreille :

« Va, car je ne puis voir souffrir ta mère! »

II. — UNE RÉCRÉATION.

Toutes les petites filles s'amusaient, mais la jeune fille était triste. Ce bruit n'était plus de son âge, cette gaieté n'était pas selon son cœur. Assise sur un siège élevé, devant un pupitre en bois de chêne, la pauvre Julie surveillait les élèves, qu'un temps nébuleux retenait dans les classes après les offices du jour, car on était au dimanche, et elle avait les nerfs agacés par une rumeur incessante, un babillage soutenu : le cœur est assombri par le spectacle d'un bonheur auquel on ne s'associe pas. Elle avait essayé de lire; Racine était ouvert auprès d'elle, et les vers de Monime, exilée du doux sein de la Grèce, avaient fait couler ses larmes. Elle se rap-

pelaît, elle aussi, non pas le ciel brillant de l'Ionie, ses jeux, ses splendeurs et ses fêtes, mais une pauvre chambre, remplie de meubles familiers à son enfance, et dont chaque angle, chaque dessin lui retraçait quelque souvenir d'autrefois; elle pensait à ses vieux parents; si bons et si tendres; à la liberté, à la sympathie du foyer domestique; et elle tournait les yeux autour d'elle; elle voyait cette grande salle triste et régulière, ces murs étrangers à sa vie, ces groupes d'enfants inconnus, au visage folâtre ou hautain, insouciant ou railleur, et prenant pitié de son propre isolement, elle avait envie de fondre en larmes... Mais bientôt, ressaisissant un plus ferme courage, elle repoussa ce livre, aux vers pleins d'enchantement et de mélancolie, prépara son papier et écrivit quelques lignes à sa mère.

« Chère maman, lui disait-elle, sois
» tranquille sur mon compte, je suis aussi
» satisfaite que je puis l'être loin de vous.
» Madame Maurin est fort bonne pour
» moi, mes élèves sont intelligentes, je
» puis disposer de quelques heures que
» j'emploie à la peinture (et quand je
» peins, je pense toujours à nos chères
» soirées de la rue Duphot); je vais à l'é-
» glise avec le pensionnat, et je goûte le
» souverain bonheur de prier pour ceux
» que j'aime. O cher papa, chère maman,
» combien alors je vous recommande au
» Seigneur! Comme je le prie de préserver
» Gaston au milieu des batailles et de con-
» server Anaïs dans son berceau! Quand
» donc vous verrai-je? Mantes est donc
» bien loin de Paris!... Je vous envoie
» tout mon cœur, en vous demandant,
» chers parents, votre bénédiction. Don-
» nez-la-moi de loin et pensez un peu
» à votre enfant qui vous aime.

» Votre respectueuse fille,

» JULIE BERTHAUD. »

Mantes, 1^{er} février 1811.

P. S. « J'embrasse ma bonne Anaïs.

» Chère maman, j'ai laissé sur la cheminée
» de ma chambre ma petite croix d'ar-
» gent, bénite par N. S. Père Pie VII; au-
» riez-vous l'extrême bonté de l'envoyer à
» mon cher Gaston? Recommandez-lui de
» la porter sous son uniforme : elle le gar-
» dera et le ramènera auprès de nous. Je
» vous enverrai prochainement quelques
» bagatelles que j'ai achetées avec l'argent
» de ma peinture. Ma dernière boîte à
» wisth n'était vraiment pas mal. Pourquoi
» ne puis-je plus vous montrer tout ce que
» je fais?.... Adieu, adieu, ma mère! »

III. — MADAME GODEFROY.

Une année s'était écoulée : Julie, plus accoutumée à ses nouvelles obligations, les accomplissait avec sérénité et y puisait toutes les satisfactions sévères du devoir. Son père et sa mère vivaient tranquilles, devant leur existence à son modeste la-
beur, et cette idée jetait de chaleureux rayons sur les jours les plus tristes, les plus monotones, sur les travaux les plus ingrats que peut imposer l'éducation d'une centaine de jeunes filles. Un jour, pendant la récréation, au moment où Julie terminait une aquarelle d'après Redouté, on vint l'avertir qu'une dame l'attendait au salon. Elle y courut aussitôt, car ce vague espoir : « Serait-ce ma mère? » aiguillonnait ses pas... Elle se trouva en face d'une dame qui lui était inconnue. C'était une personne assez âgée, dont les traits n'avaient point perdu toute empreinte de beauté, mais qui semblait sous le poids d'une tristesse hautaine et chagrine. Elle salua Julie et lui dit brièvement :

« Mademoiselle Berthaud?

— C'est moi, madame.

— Mademoiselle, je désire avoir un entretien avec vous; mais comme depuis longtemps j'ai perdu l'habitude du monde, je passerai par-dessus les préliminaires et je viendrai droit au fait. Mon âge, les infirmités dont je suis atteinte, l'isolement

où je me trouve, tout me rend nécessaire la présence d'une personne en qui je puisse me confier, qui veuille me donner quelques soins et me soulager dans la charge de ma maison. On m'a beaucoup parlé de vous, et ce que l'on m'a dit m'a engagée à tenter cette démarche. Vous sentiriez-vous le courage de partager ma solitude, une solitude que votre jeunesse même, je vous en préviens, ne pourra pas égayer?... Réfléchissez, mademoiselle... je destine quinze cents francs par an à la personne qui voudra occuper cet emploi; sa vie sera monotone, peut-être, mais je ne suis pas exigeante, ni habituée à des soins bien tendres... On ne m'a pas gâtée sous ce rapport. »

La vieille dame prononça ces derniers mots avec une amertume qui fixa l'attention de Julie; elle répondit timidement :

« Votre offre m'honore, madame; mais avant de l'accepter, je voudrais consulter mes parents... Je ne m'appartiens pas.

— Ah! sans doute, dit la dame avec une sombre énergie, l'enfant appartient à ceux qui lui ont donné la vie... Consultez votre père, consultez votre mère, mademoiselle, moi, j'attendrai.

— Madame...

— Je reviendrai dans huit jours; madame Maurin connaît nos projets et les approuve. Adieu, mademoiselle; je ne désire plus rien en ce monde, pour tant votre présence dans ma maison me ferait plaisir. Adieu! » Elle remit en partant à Julie une carte sur laquelle celle-ci lut :
Madame veuve Godefroy.

Julie alla aussitôt trouver la directrice du pensionnat, et lui fit part de l'étonnement où la jetait cette visite. Madame Maurin avait un esprit sensé et une âme bienveillante; elle prit la main de la jeune fille et lui dit :

« Ma chère enfant, je connaissais le dessein de madame Godefroy, et dans votre intérêt, dans l'intérêt de votre famille qui vous est si chère, je désire que vous acceptiez

sa proposition. Il m'en coûtera de vous perdre, mais, grâce à Dieu, je n'ai pas le cœur égoïste, et je préfère l'intérêt de mes amis au mien propre. Cependant, la nouvelle position qui vous est offerte aura bien des difficultés : ici, vous aviez les ennuis que peut causer une réunion d'enfants indolentes ou espiègles ; là, vous vous trouverez en contact avec une vieille morose et accablée de soucis. Madame Godefroy est malheureuse, un peu par sa faute, un peu par celle des autres, beaucoup par celle du temps où nous vivons.... elle a besoin d'indulgence.

— Mon excellente amie, achevez de m'éclairer, et croyez que si je vous demande quelques détails sur une personne dont je vais peut-être partager l'existence, ce n'est point la curiosité qui me fait parler.

— Je le sais, ma bonne Julie. Écoutez donc une histoire aussi triste que vulgaire.

Madame Godefroy resta veuve de bonne heure ; son mari lui laissa une grande fortune acquise dans le commerce, et deux enfants, fille et garçon. Flavie et son frère étaient l'objet d'un amour passionné ; leur mère, qui habitait alors Paris, sacrifia à leur enfance les plaisirs du monde, et les derniers jours d'une jeunesse encore brillante. Elle était à la fois la tutrice la plus zélée, l'économe le plus intelligent, la mère la plus idolâtre. Flavie, ardente comme elle, contracta de bonne heure, dans la pension de Saint-Germain où on l'avait placée et dont les élèves sont devenues des reines, des idées d'ambition et des goûts de luxe et de plaisirs que d'ailleurs sa fortune semblait autoriser. Sa mère la mena fort peu dans le monde, mais ce peu fut trop encore pour une tête que le faste enivrait, et qui ne trouvait de bonheur que dans le luxe et le bruit. Belle et riche, elle se vit recherchée, et à dix-huit ans, elle fut demandée en mariage par un jeune homme, attaché à l'état-major du roi Murat. Madame Godefroy eût refusé sans

doute ; mais sa fille, instruite de cette demande, la supplia d'y consentir. Ce cœur de mère fut blessé profondément... l'enfant à qui elle avait dévoué sa jeunesse cherchait le bonheur loin d'elle, elle voulait la quitter, aller à quatre cents lieues, au milieu d'une cour étrangère, et elle espérait y être heureuse !... Aux objections que madame Godefroy éleva avec la violence de son caractère, Flavie répondit avec l'ingrat égoïsme de la passion ; sa mère ne voulut point faire d'éclat, elle parut céder, mais le lien qui l'unissait à sa fille fut rompu sans retour. Flavie se maria... et la porte qui se ferma sur la jeune fiancée, parée du voile et du bouquet nuptial, ne s'est plus rouverte pour elle. Madame de Nugens vit à Naples ; cette fille jadis tant aimée n'a pas obtenu, depuis cinq ans, un mot de pardon, ni un signe de vie de sa mère ! Celle-ci, après ce malheureux événement, concentra toutes ses affections sur Edmond, son fils, qu'elle élevait avec des soins et des tendresses infinies. Elle tâchait surtout de le préserver de cette fièvre de guerre dont nos jeunes gens sont enivrés, et quand le jeune homme, l'âge venu, eut amené le numéro fatal qui a fait tant pleurer les mères, madame Godefroy s'empressa d'acheter un remplaçant à son fils. Cet arrangement révolta les idées d'Edmond, il réclama sa part de fatigues et sa part de gloire ; il regarda d'un œil jaloux le gros valet de charrue qui vendait son sang pour un peu d'or ; il versa des pleurs de rage en signant l'acte qui livrait à un autre sa place sous les aigles de l'Empire, et n'ayant pu communiquer à sa mère l'ardeur qui bouillonnait en lui, envieux de gloire, désespéré de se voir réduit à une vie monotone et paisible, il rompit ses chaînes et s'engagea. Cette nouvelle fut le dernier coup porté à l'amour d'une mère trop passionnée. Maudissant l'ingratitude de ses enfants, sans faire la part de l'âge qu'ils ont atteint, ni du siècle où ils vivent, elle défendit à son fils de reparaitre

devant elle, quitta Paris et vint habiter Mantes, où elle vit dans une solitude absolue. Ses chagrins ont altéré sa santé; elle porte dans un corps souffrant une âme pleine d'amertume, et mère de deux enfants bien nés, maîtresse d'une grande fortune, libre, honorée.... elle est cependant pour tous un objet de pitié. »

Julie réfléchissait.

« Cela ne vous tente pas, ma bonne Julie ?

— Au contraire... il me semble qu'on pourrait faire quelque bien à cette pauvre femme. Qu'elle est à plaindre !

— Maintenant elle est livrée à de grandes angoisses : son fils fait partie de l'armée de Russie, et malgré les vains sophismes de son esprit, elle redoute une nouvelle funeste. Son fils périra peut-être sans qu'elle l'ait embrassé... Mais où allez-vous ?

— Je vais écrire à maman, et lui de-mander ses ordres, ainsi que ceux de mon père... ils décideront de moi... »

IV. — LA DEMOISELLE DE COMPAGNIE.

Quinze jours après, Julie était installée dans un joli appartement de la plus belle maison de Mantes, appartenant à madame Godefroy, et elle tâchait de se mettre au fait de ses nouveaux devoirs. Ils n'étaient ni compliqués ni difficiles. Donner quelques soins à la maison et transmettre à deux vieux domestiques les ordres de leur maîtresse ; ne pas quitter celle-ci, lire à haute voix ou faire de la musique auprès d'elle, telles étaient ses obligations. Madame Godefroy, taciturne, sombre, ensevelie dans des pensées désolées, ne demandait pas à sa jeune compagne cette conversation intarissable, ce babil flatteur, ce langage vide, ordinaire supplice des pauvres demoiselles de compagnie ; vivant solitaire, elle ne lui imposait pas le contact et les mépris du monde, et en somme, cet emploi qui se bornait à l'exercice de quelques talents aurait pu paraître com-mode et facile à tout autre qu'à Julie. Mais

celle-ci, âme délicate et douce, souffrait de ces saintes douleurs dont elle était témoin, et qui se trahissaient par de sombres silences, de longs abattements ou des violences sans motif. Julie n'opposait aux capricieux élans de cette affliction maternelle qu'une patience toujours égale et souvent victorieuse, car elle était de ceux dont le Sauveur du monde a dit : *Heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre ! Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu* (1) ! et petit à petit, elle essayait, par la conversation, par la lecture même, d'infiltrer dans l'âme de madame Godefroy un peu d'indulgence, un peu de paix. Elle éloignait, par une vigilance continuelle, les sujets d'une aigreur qu'autrefois la maladroite d'un valet suffisait à provoquer ; elle défendait toujours les absents, et par principe et par goût, elle mettait en avant, sous une forme simple et ingénue, ces maximes miséricordieuses que l'Évangile nous retrace à chaque page, et s'efforçait d'entourer la pauvre mère d'une atmosphère de paix et de sincérité qui la disposât plus tard au pardon, à l'oubli. Ce don de conciliation et de grâce, si éminent chez cette jeune fille, aurait peut-être insensiblement agi sur un cœur ulcéré, sans certaines circonstances qui réveillaient ses douleurs et ses colères un moment endormies. Souvent, durant l'automne de 1812, Julie vit arriver des lettres, timbrées de quelque ville lointaine d'Allemagne ou de Lithuanie... Ces lettres, dont l'adresse était toujours de la même main, étaient portées à madame Godefroy, qui les regardait en pâlisant, et les renvoyait impitoyablement sans daigner les ouvrir. Alors, les vieux domestiques se disaient entre eux : « Encore une lettre de monsieur Edmond que madame a renvoyée ! » et madame Godefroy alors ne sortait de ses méditations funestes que pour lancer quelques mots pleins d'amertume

(1) Saint Matthieu.

sur les liens de famille ou pour applaudir aux désastres de cette armée dont les malheurs retentissaient dans la France, si longtemps triomphante, comme des coups de foudre dans un ciel serein.

Bientôt les lettres n'arrivèrent plus ; quelques bulletins seuls parvenaient alors à la patrie, et semblaient les derniers soupirs de la grande armée expirante ; ils annonçaient aux épouses, aux sœurs, aux mères, le sort de quatre cent mille soldats mourant sur les redoutes de la Moskowa, sous les murs embrasés du Kremlin, aux bords glacés du Borysthène ou sous les homicides remparts de Smolensk. Madame Godefroy les lut, mais nul ne put deviner ses sentiments ; seulement, elle semblait de plus en plus pâle et souffrante : la vie se retirait d'elle... le médecin lui ordonna l'air de la campagne, elle se soumit et dit : — Allons à Valville !

V. — VALVILLE.

Ce fut par une belle soirée du mois de mars que la calèche de madame Godefroy entra dans la cour du château de Valville. Julie, assise auprès d'elle, regardait avec une attention profonde ce vieux manoir normand, dont les nombreuses fenêtres, incendiées par le soleil couchant, brillaient au travers des arbres encore dépouillés. Les voyageuses mirent pied à terre devant le perron, franchirent une porte, ornée autrefois d'un écusson armorié, brisé en 92 par le marteau de quelque patriote bas-normand, et arrivèrent au salon, disposé en hâte pour les recevoir ; mais à peine madame Godefroy eut-elle levé les yeux, qu'elle s'écria d'une voix étouffée : « Je vous avais commandé d'enlever ce tableau ! »

Elle désignait une jolie toile signée Proudhon et représentant deux beaux enfants, frère et sœur, sans doute, jouant avec un daim.

Le concierge, effrayé, s'empressa de décrocher le cadre, et madame Godefroy

répétait à voix basse : « Ils me feront mourir ! Qu'ai-je besoin de les voir tels qu'ils étaient, sachant ce qu'ils sont?... Cela me tue ! »

Julie voulut s'approcher :

« Retirez-vous, mademoiselle ; je ne veux que la solitude, j'ai besoin de repos, ne pourrai-je pas l'obtenir?... »

Julie obéit, mais en fermant la porte, elle entendit un profond soupir. Émue par cette scène et par ses propres pensées, elle parcourut, distraite, un long corridor, où ses pas retentissaient comme sous la nef d'une église. Il aboutissait à une porte de chêne noirci ; Julie hésita un instant, elle tourna la clef rouillée, et pénétra dans une salle haute et voûtée, dallée en marbre et éclairée par des fenêtres ogivales, qui avaient conservé quelques-uns de leurs vitraux aux splendides couleurs. C'était l'ancienne chapelle du château. Julie, les mains jointes, recueillie, absorbée dans une intime pensée, s'avancait lentement ; elle franchit les degrés de marbre qui menaient au sanctuaire : l'autel était encore debout, mais le tabernacle était vide ; autour de l'autel, des pierres sépulcrales portaient en lettres noires, ces mots :

D. O. M.

Ici repose noble homme
Pierre de Valville,
Mestre-de-camp des armées du Roi,
Mort au siège de Lille, en 1708.
Dieu fasse paix à son âme.

D. O. M.

Ici dort, dans l'attente de la résurrection,
Louis-Nompas de Valville,
Tué à la bataille de Marignan.
Anno 1515.

R. I. P.

A la mémoire de noble seigneur,
Jean-Denis de Valville,
Capitaine de frégate,
Mort en mer à la suite de ses blessures
Reçues au siège de Pondichéry.
Anno 1761.

(En peu de temps, il a fourni une longue carrière. Eccles.)

La jeune fille s'agenouilla sur les tombes délaissées des anciens maîtres du château, et se courbant, elle baisa leurs noms à demi effacés. Des larmes roulaient sur son visage; elle regardait autour d'elle avec un étonnement mêlé de joie, et elle semblait lire sur les murailles mille souvenirs, indéchiffrables pour tout autre regard que le sien. La nuit qui assombrissait les voutes l'avertit seule qu'il était temps de se retirer. Elle baisa encore ces pierres et s'éloigna lentement.

La vie reprit pour les deux femmes son cours habituel; mais ni l'air pur, ni le retour du printemps, ne rendait la santé à la pauvre mère... la fièvre la minait, elle ne dormait plus, et rien ne semblait l'intéresser, si ce n'est la lecture du *Journal de l'Empire*. Mais elle n'y cherchait ni les spirituelles dissertations de Geoffroy, ni la raison piquante de Dussault, ni l'annonce des nouveaux écrits de Millevoye ou de Delille; le mot seul : *Grande armée* fixait son attention. Enfin, elle trouva dans ces pages que dévoraient ses yeux, le vingt-neuvième et dernier bulletin, cri suprême d'agonie du capitaine et des soldats qui jadis avaient triomphé de l'Europe... Elle le lut et s'écria avec une espèce de joie, plus déchirante que la colère ou la douleur : « Dieu punit les fils ingrats ! »

— Non ! répondit Julie, incapable de contenir le sentiment religieux qui débordait de son cœur, Dieu pardonne ! Il est le Dieu des miséricordes, *qui jette nos fautes dernière lui pour ne plus s'en souvenir, qui les ensevelit au fond de la mer* (1), et qui dit à ses anges de se réjouir, à cause du retour d'un pécheur. Dieu pardonne, madame, parce qu'il est père, et vous, vous ne pardonneriez pas ?

— J'ai trop souffert !

— Et votre fils, n'a-t-il pas souffert ? N'a-t-il pas expié une faute d'entraînement ?

S'il vit, ne souffre-t-il pas encore ?... Il est accablé de froid, de faim et de misère... Ah ! pardonnez-lui, vivant ou mort, pardonnez-lui ! »

Madame Godefroy ne répondit rien, Julie se tut et pria en silence. Mais depuis ce jour où la glace avait été rompue, elle reprit plus d'une fois ses charitables instances; le curé du village, homme de paix, apôtre de douceur, se joignit à elle; il parlait avec autorité, Julie avec tendresse, mais tous deux pensaient que ce pardon si longtemps imploré ne descendrait que sur le cercueil du malheureux soldat !

Un matin, Julie se promenait devant la grille du château, lorsque le facteur lui présenta une lettre écrite sur un papier grossier et souillé de taches; cette lettre criblée d'hiéroglyphes bleus, jaunes et noir, portait le timbre de Königsberg. Julie la prit avec empressement, et adressant à Dieu une ardente prière, elle courut vers madame Godefroy. Celle-ci prit la lettre d'une main qui tremblait, la regarda et la remit à Julie, en disant. « Rendez-la au facteur, je ne la prendrai point.

— Oh ! madame, s'écria la jeune fille, grâce ! grâce pour cette lettre ! Elle a été écrite au milieu des souffrances et des dangers, elle porte l'empreinte du malheur, elle vient de si loin pour implorer un pardon... le pardon d'un mourant, peut-être !... Je vous en conjure, ne la rebutez point ! Ne rejetez pas ce papier qui renferme peut-être la dernière pensée de votre fils ! »

Vaincue, elle céda. Elle prit la lettre, la pressa dans sa main, et Julie désirant la laisser à elle-même, sortit de la chambre.

VI. — LE SOLDAT DE LA GRANDE ARMÉE.

« Venez, mademoiselle, venez au parloir, je vous prie, » disait à Julie la vieille concierge, qui semblait toute émue.

Julie la suivit, et elle trouva dans le parloir tous les domestiques assemblés autour d'un homme dont l'extérieur annonçait

(1) Expression des Saintes Écritures.

l'indigence. Il portait une capote grise, un pantalon de grosse toile, des bottes de cavalier entr'ouvertes, déchirées, et un bonnet de police en drap vert. Il tenait à la main un bâton de voyage. Julie s'approcha de plus près et vit les traits de cet étranger. Couverts d'une pâleur livide, voilés d'une expression de souffrance et de découragement, ils annonçaient pourtant encore la jeunesse et la distinction, mais tous leurs agréments semblaient flétris par de longues misères et des maux accablants.

L'inconnu, voyant Julie, la salua, et une faible rougeur envahit ses joues pâles et creusées. Un vieux domestique prit la parole et dit « Mademoiselle, c'est M. Edmond, le capitaine, le fils de madame. Il revient de si loin, à pied, malade... »

— Monsieur, dit Julie, troublée à son tour, souffrez que je vous félicite de votre retour dans votre patrie. »

Il s'inclina et répondit : « Je dois des actions de grâce à Dieu, mademoiselle ; mais, croyez-le, je regretterais d'avoir échappé à tant de désastres, d'avoir survécu à des milliers de compagnons, pour qui la vie eût été un bienfait, si je devais toujours trouver fermés le cœur et la maison de ma mère ! »

— Non, monsieur, non... cela ne saurait être... Permettez que je la prévienne de votre arrivée.

— Mademoiselle, je remets mon sort entre vos mains. Depuis trois ans, ma mère n'a répondu à aucune de mes lettres, pas même à celle que je lui ai écrite, mourant à l'hôpital de Königsberg ; mais si vous plaidez ma cause, j'oserai encore espérer ! »

Julie se rendit précipitamment dans le cabinet de madame Godefroy, elle la trouva seule. « Madame, lui dit-elle, un capitaine de l'armée de Russie demande l'hospitalité. »

Madame Godefroy tressaillit imperceptiblement et répondit :

« Eh bien ! ma chère, faites disposer

la chambre rouge et ordonnez à Marguerite de servir à cet étranger un bon souper.

— Il sera sans doute bien reconnaissant.

Il paraît malade ; il vient à pied de Königsberg... »

Ce nom retentit au cœur de la vieille dame comme une secousse électrique. Elle se dressa, regarda fixement Julie et s'écria : « Est-ce lui ?... »

— Madame, c'est votre fils ! »

Madame Godefroy retomba sur son fauteuil, en proie à une crise nerveuse : sa colère, minée depuis longtemps par les religieux efforts de Julie, s'écroulait toute entière ; la fierté vaincue livrait passage à des larmes abondantes, elle s'écria enfin : « Qu'il vienne ! qu'il vienne ! je meurs, parce que je ne le vois plus, parce que je ne l'embrasse plus ! Il est malade ? Je le soignerai, je le sauverai ! qu'il vienne seulement ! »

Cinq minutes après, son fils était à ses pieds, et elle le serrait contre sa poitrine avec l'élan impétueux de la lionne qui retrouve ses lionceaux.

VII. CONCLUSION.

Trois jours écoulés, Julie exprima le désir de retourner dans sa famille ; et quitta cette maison, où sa présence ne lui semblait plus nécessaire ni convenable. Elle revit ses parents, que ses vertus et sa tendresse rendaient si heureux et si fiers, et reprit les pinceaux et l'aiguille, joyeuse d'avoir moins de bien-être, mais plus de liberté et d'affection. Au bout de deux mois d'une vie paisible, M. Berthaud reçut la lettre suivante :

« Monsieur,

» Vous ne pouvez ignorer les immenses obligations que ma famille a contractées envers la vôtre, ni tout le bien que mademoiselle votre fille a répandu autour d'elle, durant le séjour trop peu prolongé qu'elle a fait dans la maison de ma mère. Vous étonnerez-vous que ma pensée se reporte

sur cette aimable Julie dont tout m'entretient sans cesse et qu'un même désir soit né dans le cœur de ma mère et dans le mien ? Ma mère désire une fille ; moi, je désire une compagne ; et sur qui nos vœux se seraient-ils arrêtés, si ce n'est sur celle dont les douces vertus nous ont réconciliés ? Souffrez que ma lettre, qui me précédera de peu de jours, vous exprime, ainsi qu'à madame Berthaud, un vœu si ardent, maintenant le seul but de ma vie ! J'espère vous le réitérer bientôt de vive voix ; puissé-je alors obtenir le droit de vous témoigner ces sentiments de fils, tendres et respectueux, que je vous ai voués, et dont l'imparfaite expression pourra peut-être plaider ma cause auprès de vous !

» Je suis, etc., etc.

» Edmond GODEFROY. »

M. Berthaud, après avoir lu ces lignes, s'entretint longtemps avec sa femme et avec sa fille ; et le cinquième jour écoulé, au moment où ils étaient tous les trois réunis, une voiture s'arrêta devant la maison de la rue Duphot ; on monta l'escalier, on sonna à la porte de l'appartement, et deux personnes parurent sur le seuil du modeste salon. Julie eut peine à reconnaître le pauvre soldat, échappé aux steppes de la Russie, dans ce jeune homme modeste et beau, dont la poitrine était fièrement ornée d'une étoile, conquise à la bataille de la Moskowa. C'était Edmond ; sa mère s'appuyait sur son bras ; le bonheur lui avait rendu la santé, et quoique sérieuse encore, on devinait pourtant dans ses regards attachés sur son fils un rayon d'amour et de joie. Elle s'avança vers Julie et la baisa au front avec une expression de tendresse bien rare en cette âme voilée ; Edmond baisait la main de madame Berthaud et serrait celle de son mari ; on s'assit enfin. Julie, rougissante et confuse, s'était réfugiée auprès de sa mère ; mais tous les yeux se tournaient vers elle.

« Madame, et vous, monsieur, dit enfin

madame Godefroy, vous connaissez les vœux de mon fils et les miens ; il a déjà eu l'honneur de vous les exprimer, et j'ajoute ici que notre bonheur à tous deux nous semble attaché à leur réalisation. Sans doute, vous avez réfléchi, vous vous êtes consultés... oserai-je vous demander votre réponse ?

— Parlez, monsieur, ajouta Edmond ; ma vie, ma félicité dépendent de votre décision. »

Monsieur Berthaud se leva et attira sa fille auprès de lui :

« Madame, dit-il, si mademoiselle de Valville accepte votre demande, sa mère et moi nous ratifierons son choix.

— Mademoiselle de Valville !... Quoi ! Julie !... et vous, monsieur, qui êtes-vous donc ?... répondez, de grâce !

— Je suis, le comte de Valville, madame, et mes enfants sont les derniers héritiers d'un nom jadis illustre.

— Vous étiez donc le possesseur du château que j'occupe moi-même et que je n'ai acquis qu'en croyant avoir la certitude de votre mort ?

— Ce château fut la demeure de mes ancêtres, et le ciel a voulu que ma fille revînt, isolée et dépendante, dans les lieux où ses pères avaient vécu en souverains ! Comme vous le disiez, madame, le bruit de ma mort se répandit, à la suite d'une grave blessure que j'avais reçue à l'armée de Condé ; je guéris pourtant, mais je me trouvais en pays étranger, pauvre, dénué de tout, sans présent et sans avenir. Je revins en France ; ma fortune, celle de ma femme étaient perdues ; alors ne voulant pas importuner de mon malheur des amis, ou plus habiles ou plus heureux, je repris ce nom de Berthaud, l'ancien et véritable nom de ma famille, je cherchai à donner des leçons de dessin et de langues étrangères, et dans ce vaste Paris, où l'infortune se cache si facilement, je vécus pauvre, mais heureux, grâce à ma femme et à mes enfants. Vous savez combien, aux

jours de l'épreuve, Julie s'est montrée courageuse et forte ! son travail nous a fait vivre, son amour nous a consolés... elle a été à la fois notre orgueil et notre joie !

— Et ce trésor dont nous connaissons tout le prix, daignerez-vous nous l'accorder ? ajouta vivement madame Godefroy. Maintenant, monsieur, que je connais votre secret, mon désir est mille fois plus vif encore.

— Répondez ! Julie, dit le comte de Valville.

— Mon père, ma mère... parlez pour moi !

— Eh bien ! mon enfant, sois pour ton époux ce que tu fus pour ton père... Madame, Julie est vôtre !

— Ma fille ! appelez-moi votre mère ! »

Julie baissa les yeux, s'inclina profondément et dit :

« Ma mère, accordez-moi ma première demande, au nom de l'amour et du respect que je vous promets. J'ai appris que

madame de Nugens est à Paris, ouvrez-lui vos bras et votre maison... ma mère, ne me refusez pas ! »

Madame Godefroy fronça le sourcil, mais, prenant la main de Julie... elle répondit :

« Mademoiselle de Valville ne saurait être refusée... Mon fils, écrivez à votre sœur et invitez-la à vos noces. »

Puis se tournant vers madame Berthaud, elle ajouta à demi-voix :

« Il y a sympathie... Edmond m'a fait cent fois la même demande. J'avais refusé, mais je ne résiste pas à Julie : elle m'a appris à pardonner. »

Julie se maria et fut heureuse, heureuse du bonheur de ses parents, si longtemps l'objet de ses travaux et de ses sacrifices, heureuse de la félicité de sa nouvelle famille, à laquelle elle avait apporté, dot précieuse!... l'union, l'amour et la paix.

M^{me} EVELINE RIBBECOURT.

LA BASILIQUE.

Il est une basilique
Aux murs moussus et noircis,
Du vieux temps noble relique,
Où l'âme mélancolique
Flotte en pensers indécis.

Des losanges de plomb ceignent
Les vitraux coloris,
Où les feux du soleil teignent
Les reflets errants qui baignent
Les plafonds armoriés.

Cent colonnes découpées
Par de bizarres ciseaux,
Comme des faisceaux d'épées
Au fond de la nef groupées
Portent les sveltes arceaux.

La fantastique arabesque
Courbe ses légers dessins
Autour du tréfle moresque,
De l'arcade gigantesque
Et de la niche des saints.

Dans leurs armes féodales,
Vidames et chevaliers
Sont là, couchés sur les dalles
Des chapelles sépulcrales,
Ou debout près des piliers.

Des escaliers en dentelles
Montent avec cent détours
Aux voûtes hautes et frêles,
Mais fortes comme les ailes
Des aigles ou des vautours.

Sur l'autel, riche merveille,
Ainsi qu'une étoile d'or,
Reluit la lampe qui veille,
La lampe qui ne s'éveille
Qu'au moment où tout s'endort.

Que la prière est fervente
Sous ces voûtes, lorsqu'en feu
Le ciel éclate, qu'il vente,
Et qu'en proie à l'épouvante,
Dans chaque éclair on voit Dieu !

Ou qu'à l'autel de Marie,
À genoux sur le pavé,
Pour une vierge chérie
Qu'un mal cruel a flétrie,
En pleurant l'on dit : *Ave!*

Mais chaque jour qui s'écoule
Ebranle ce vieux vaisseau;
Déjà plus d'un mur s'écroule,
Et plus d'une pierre roule,
Large fragment d'un arceau.

Dans la grande tour, la cloche
Craint de sonner l'Angelus;
Partout le lierre s'accroche;
Hélas ! et le jour approche
Où je ne vous dirai plus :

Il est une basilique
Aux murs moussus et noirs,
Du vieux temps noble relique,
Où l'âme mélancolique
Flotte en pensers indécis.

THÉOPHILE GAUTIER.

MÉLANGES.

LES VIEILLERIES.

Chacun de nous a un mobilier, des hardes et du linge qu'on peut voir, et un mobilier, des hardes qu'on ne voit point. Les premiers de ces objets nous servent ; on n'en peut faire le sacrifice. Quant aux seconds, ceux qu'on ne voit point, ce sont, par exemple, les vieux meubles qui se perdent dans la poussière des greniers, les vêtements réformés que les insectes dévorent en silence au fond des armoires, les matelas, les couvertures hors d'usage que les souris rongent dans les garde-meubles. Voilà bien des inutilités, bien des vieilleries... qu'en faire ? Eh bien, qu'on accorde toutes ces choses au vestiaire d'une société de charité, et elle saura bien en tirer parti. Voilà, par exemple, un fauteuil depuis longtemps réformé et dont les services remontent à quarante ou soixante ans ; l'étoffe qui le couvrait est usée : qu'on se tranquillise, un fond de toile peinte la remplacera, et ce meuble sera la consolation, le repos, le soulagement d'un malade, d'un vieillard, d'un infirme. Que faire de ces chaises boiteuses ? on rognera les pieds non cassés à la hauteur de celui qui est brisé, et l'on donnera à cette pauvre mère des sièges pour ses enfants.

Mais cette tapisserie vermoulue, mais ce tapis usé jusqu'à la corde, à quoi peuvent-ils servir ? à rendre moins froide la brique

ou la pierre de ceux qui n'ont pas d'autre lit, ou à leur tenir lieu des couvertures qui leur manquent.

Je pourrais pousser plus loin ces exemples, et montrer l'utilité de la serge qui fut jadis des rideaux, des vieilles malles, des anciens coffres et des moindres planches ; je pourrais expliquer comment ces fragments d'étoffe de laine ou de toile seraient de véritables bienfaits pour tant de malheureuses mères chargées d'enfants. La charité ennoblit tout, et qu'importe que je descende à vous entretenir de chiffons, de friperies et de bahuts, si, en définitive, des ménages, manquant de tout, sont pourvus, à leur grande joie, de quelques-uns de ces objets, stérile encombrement de vos demeures ?

Louis XII, roi de France, surnommé *le Père du peuple*, portait ses *pourpoints percés* au coude pour épargner l'argent de ses sujets, et l'histoire a recueilli avec respect ce trait de caractère. Les temps sont bien changés, et l'exemple de Louis XII n'est plus de saison ; mais ne pourrions-nous pas, néanmoins, donner à Jésus-Christ, dans la personne des pauvres, nos *pourpoints percés au coude* ?

(*Circulaire du Président général de la Société de Saint-Vincent de Paul.*)

REVUE DES THEATRES.

La Fée aux roses, opéra-comique-féerie en trois actes, paroles de MM. Scribe et de Saint-Georges, musique de M. Halévy.

La scène se passe dans le royaume de Caboul, près de la ville de Candahar.

Le laboratoire d'Atalmuc, le magicien. A gauche des fourneaux, un alambic — des fioles de toutes sortes — à droite une divinité indienne. — Une table sur laquelle est un grimoire — au fond, un grand buffet, des chaises, plusieurs ustensiles de ménage.

Atalmuc lit dans son grimoire et surveille une préparation composée dans le but d'obtenir un filtre qui le fasse aimer de Nérilha, son esclave. Le cœur rempli d'espoir, il appelle à son aide les démons, les métaux, les serpents, les poisons... le vase éclate et se brise... « Tout est perdu ! » s'écrie-t-il, et dans sa colère il casse ce qui l'entoure. A ce bruit, Nérilha accourt effrayée. « Que viens-tu faire ? lui dit-il brusquement. — Savoir qui s'amuse à briser votre vaisselle... Dès que c'est vous... vous êtes le maître... — Tais-toi ! — Si c'eût été moi, la pauvre esclave... (Elle se retire.) — Où vas-tu ? — Soigner votre souper. — Reste ! — Il va brûler... — Atalmuc (étendant la main), j'ordonne qu'il se conserve... juste à point. — C'est beau d'être savant à ce point-là ; et l'on dit que vous n'avez étudié pour cela que deux ou trois cents ans... Ce n'est vraiment pas trop ! — Tais-toi ! (Elle baisse la tête et se tait.) — Ah ! reprend-il, quand, il y a six ans, je t'ai achetée trois sequins... — Ça n'est pas cher ! remarque Nérilha. — Trois mille fois trop cher ! Et si j'avais pu prévoir ce que tu me coûterais de chagrins... Je ne l'ai pas prévu ! — Vous ? un sorcier ! — On ne pense pas à tout !... Je me suis mis à t'aimer. — C'est pour cela

que vous me tenez enfermée. — Sans doute. — Ah ! si vous pouviez ne pas m'aimer !... tâchez donc ! cela serait si agréable pour nous deux ! — Impossible ! — A vous ?... à un magicien ! — Ah ! c'est que tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer ; tu n'aimes rien. — Si vraiment ! j'aime les roses qui sont là dans ce vase, et auxquelles il m'est défendu de toucher ! Quant à les admirer dans les jardins où l'on dit qu'elles habitent... il n'y a pas même à y songer... mais, c'est singulier, j'y pense sans cesse. — Et tu n'aimes rien... rien autre ?... — Mon Dieu, si, vous savez bien, mes deux jeunes voisines Cadige, la petite marchande d'ananas, et Gulnare, la belle lavandière... j'aime quand elles sont là et que vous n'y êtes pas. — Oui-dà. — Gulnare me donne des conseils, Cadige me donne des fleurs... qui me rendent bien heureuse... Je les cache sur mon cœur, afin que vous ne les voyiez pas... mais je suis bien malheureuse quand elles se fanent... — Si tu voulais, tu aurais la liberté, de beaux jardins émaillés de roses. — Ah ! mon Dieu ! s'écrie-t-elle avec admiration, et pour cela que faut-il faire ? — M'aimer. — Ah ! si je pouvais en venir à bout... mon Dieu, que je le voudrais ! — Voilà une bonne parole, » dit le sorcier, en feuilletant de nouveau son grimoire...

Xaïloun, le maraîcher, vient apporter les provisions, et dit bas à Nérilha que Cadige et Gulnare vont venir la prendre pour aller à une fête. Mais le sorcier a tout deviné. Il chasse le jardinier et le menace de le changer en serpent. Xaïloun se sauve. « Tu l'aimes ! s'écrie le sorcier. — Non ; voyez plutôt, dit-elle, vous qui pouvez tout lire, là... (Elle montre son cœur.) — C'est vrai ! mais je te préviens qu'il aime Cadige. (La divinité indienne

frappe sur son ventre. Un bruit de tam-tam retentit.) C'est aujourd'hui le premier jour de la lune, reprend Atalmuc, ce signal m'avertit que je suis attendu à une assemblée de sorciers... Comme elle n'est qu'à douze mille lieues, je serai revenu pour souper. Adieu ! — Bon voyage ! dit Nérilha quand elle est seule; mais s'il croit que je vais rester ici... ah bien oui ! Il a ordonné au souper de se tenir cuit à point, et mes deux voisines vont venir me prendre... Hélas ! je n'ai que ma robe de tous les jours, et ces demoiselles vont avoir des robes élégantes pour les aider à être belles... Bah ! je serai belle sans cela. (Apercevant une rose.) Le maître ne peut me voir. (Elle la prend et la place dans ses cheveux.) Non ! je ne la verrais pas. (Elle la met à son corset.) Cela vous donne tout de suite un air de fête, et il me semble que je suis superbe... Courons maintenant. (Elle s'élance pour sortir et s'arrête.) O ciel ! on dirait qu'un réseau invisible retient mes pas... Ah ! le mauvais maître ! le malin magicien ! Allons, me voilà revenue de la danse, et j'en suis pour mes frais de toilette. »

Ses deux amies entrent. « Est-ce que Xailoun ne t'a pas prévenue ? lui demande Cadige. — Si.... mais je ne connais pas les personnes, dit-elle, humiliée d'avouer qu'elle est prisonnière. — Dès que tu es avec moi, cela suffit, reprend Gulnare d'un air de protection. — Oui, ajoute Cadige; c'est un grand seigneur qui donne une collation..... des sorbets, de la musique..... dans un pavillon entouré de roses. — Des roses ! s'écria Nérilha. Ah ! que vous êtes heureuses ! Et comment connaissez-vous ce seigneur ? — C'est moi qui le connais, ma chère, répond Gulnare d'un air de suffisance; il voyageait incognito, et ne voyage plus depuis qu'il m'a vue... il vient pour moi depuis huit jours, tous les matins, à la fontaine des palmiers. — Où elle travaille comme blanchisseuse, ajoute Cadige. — Ce qu'il ne

pouvait croire, reprend aussitôt Gulnare; il me prenait pour une houri déguisée, et veut m'épouser avant son départ... Tu vois donc que tu peux venir avec nous dans ce pavillon... j'y suis comme chez moi. — Je suis prisonnière, répond la triste Nérilha. — Mais toutes les portes sont ouvertes ! dit Cadige. — C'est égal ! le seigneur Atalmuc, qui est sorcier, a trouvé moyen de me retenir... Voici son grimoire, sa baguette... — Ce livre doit renfermer ses secrets, dit Gulnare, cherche, toi, Nérilha ! — Nérilha lisant :

- « D'après Ménassés l'hébraïque,
- » Magicien très-estimé,
- » Formule cabalistique
- » Pour faire mouvoir tout être inanimé,
- » Et lui donner la vie !... »

— Il faut que tu en fasses l'essai, s'écrie Cadige. — Mais qui donc animer ? — Qui ? ce manche à balai, reprend gaiement Gulnare. Voyons, lis la racette. »

Nérilha continue : « Prendre entre ses doigts la baguette, la lever vers l'Orient en répétant deux fois ces mots : *Omidara, Miriack, Karaïba.* » Et comme Gulnare a exécuté cette recette magique, le balai s'avance... les jeunes filles poussent un cri de surprise, se prennent toutes trois par la main et se mettent à chanter en dansant autour du balai; puis, craignant que le balai ne s'ennuie à danser seul, Gulnare reprend la baguette, et l'agitant dans tous les sens, elle invite à ce bal les meubles de l'appartement. En effet, chaises, tables, jusqu'au buffet et ses assiettes, tout se met à danser... En ce moment, la voix d'Atalmuc se fait entendre. Dans leur effroi, les jeunes filles commandent aux meubles de cesser leur danse, mais elles ne savent pas la formule qui doit leur rendre le repos. Elles se sauvent... et Nérilha reste retenue par le réseau invisible.

Atalmuc entre, arrête d'un geste la danse mobilière, et demande ce que signifie ce désordre. « C'est la faute de votre grimoire, répond l'esclave, j'y ai lu deux li-

gnes... tout s'est mis à danser. — Tu n'as lu que la moitié du secret. — Eh bien ! si un homme voulait être mon époux, je voudrais partager sa pauvreté ou sa richesse ; s'il était magicien, je voudrais la moitié de sa science. — Je sais cette lueur d'espoir, dit Atalmuc. — Déjà je vous hais moins... lisez plutôt. (Montrant son cœur). — C'est vrai ! s'écrie-t-il, la regardant avec émotion. Eh bien ! (Il tire de son sein une rose métallique) vois-tu cette rose ? si je te la donne, elle te soustrait à mon pouvoir, et pour posséder ce que tu désires, tu n'auras qu'à vouloir ; mais si tu disais à quelqu'un que tu l'aimes, ce talisman perdrait sa puissance ; tu perdras ta beauté, ta jeunesse et retomberais en mon pouvoir. — Donnez donc ! s'écrie Nérilha lui arrachant la rose des mains, je consens à tout ! » Elle agite la rose... on entend un coup de tam-tam... elle se trouve au milieu d'une corbeille de fleurs qui sort de terre ; elle agite de nouveau la rose... et la corbeille de fleurs dans laquelle elle s'est couchée s'élève de terre... Atalmuc effrayé s'élance pour la retenir... elle disparaît dans les airs.

La vallée de Cachemire, — au milieu, des jardins enchantés, où de tous côtés s'offrent des massifs de fleurs.

Le roi de Perse, Badel-Boudour, avait en mourant ordonné à son fils d'épouser la princesse Bedy-el-Jamel, sa cousine, qui lors de l'incendie du palais par les Tartares, avait été enlevée au berceau ; on vient de la retrouver près de la ville de Candahar... C'est Gulnare, la blanchisseuse. Le prince allait au-devant de sa cousine, lorsqu'en traversant la vallée de Cachemire, il aperçut une pagode et des jardins qui jamais n'avaient frappé ses regards. En s'y promenant, il a rencontré Nérilha, la reine de ces jardins, et s'est pris à l'aimer.

Oubliant sa fiancée, le prince erre dans les jardins ; il espère voir sortir d'un bosquet celle qu'il nomme *la Fée aux Roses*. En ce moment, elle apparaît entourée de

jeunes nymphes qui lui présentent des fleurs... elle leur fait signe de s'éloigner. A la vue du prince, elle paraît très-émue. Il lui dit qu'il l'aime. Elle s'effraye. Il lui demande de l'aimer. Elle répond : « Jamais ! » quoiqu'elle l'aime ; mais elle ne veut pas perdre sa puissance, sa beauté, sa jeunesse... (On entend un air de marche.) Nérilha fait éloigner le prince.

C'est Cadige et Kailoun qui s'avancent et poussent un cri de surprise en voyant Nérilha. « Vous, chez moi ! leur dit-elle. — Avec Gulnare, l'ancienne vivandière qui est passée princesse, » répond Cadige. (L'air de marche recommence. Gulnare s'avance portée sur un riche palanquin entouré d'esclaves, chantant la gloire du sultan et son mariage avec la princesse Bedy-el-Jamel.)

« Je commande, je suis la reine.

Vous qu'ici le respect enchaîne

A l'aspect d'une souveraine,

Livrez-vous aux plaisirs les plus doux,

Ou sinon... Malheur à vous !

dit l'ancienne blanchisseuse. Ah ! bonjour, Cadige !... Bonjour, petite Nérilha... Il paraît que le sort a exaucé nos vœux : je suis princesse ; Xailoun, intendant de mes jardins, va épouser Cadige ; et tu vis entourée de roses... Mon pouvoir vous protégera. — Que de bontés ! disent Cadige et Nérilha en s'inclinant. (Le prince sort d'une allée.) — Le sultan !... mon époux ! s'écrie Gulnare. — Son époux ! répète Nérilha. Ah ! je souffre ! (Gulnare présente sa main au prince ; il la porte à ses lèvres et s'éloigne avec elle, ainsi que sa suite.)

« Pourquoi s'est-il déguisé ? dit Nérilha restée seule, pourquoi n'a-t-il pas dit : Je suis le sultan et l'époux de Gulnare ?... Il n'avait pas besoin de lui baiser la main... elle n'est pas déjà si belle !... Ah ça ! est-ce qu'il en sera toujours ainsi ?... C'est juste ! c'est sa femme... je n'y avais pas pensé... Eh bien ! (elle agite sa rose d'or) je veux que quand on lui baisera la main on reçoive un soufflet... bien ferme... ça lui apprendra. » Elle disparaît par un bosquet à droite.

Gulnare entre pensive. C'est qu'elle vient de reconnaître à côté du prince, Aboufaris, le seigneur du pavillon, celui qu'elle avait promis d'épouser. Il s'agit de le perdre, ou de le gagner par des promesses. Elle a fait mander ce seigneur, qui n'est qu'un fat, un ambitieux. Il arrive. « Vous êtes mort si vous parlez ! » lui dit Gulnare. Il jure de se taire. « Si vous vous taisez... vous serez grand visir. Recevez-en le gage. » Elle lui tend la main. « Quel bonheur ! dit-il, la portant à ses lèvres. (En ce moment il reçoit un soufflet dont on entend le bruit.) Ah ! quel soufflet ! s'écrie-t-il. — Maintenant que vous êtes content, lui dit Gulnare... — Pas trop ! — D'où vient cette grimace ? (Elle le regarde avec surprise.) — Franchement, je méritais mieux !... — C'est bien de l'exigence, répond-elle en minaudant. Je veux que, sous mon règne, l'on m'aime, et l'on me craigne. » Elle lui tend de nouveau la main, et tous les deux s'éloignent.

Le prince a donné l'ordre du départ ; il vient revoir ces lieux une dernière fois. Nérilha, cachée derrière un bosquet, l'entend gémir de ce que son devoir lui ordonne de la quitter pour s'unir à la princesse. A ces mots, et poussée par sa jalousie, elle agite la rose métallique : le prince tombe endormi sur un banc. « Il ne partira pas encore, » dit-elle en s'approchant de lui. Il prononce le nom de Nérilha. Dans sa joie, elle le réveille. Il lui offre de rompre son mariage si elle veut l'aimer. « Eh bien ! dit-elle, oubliant le danger qui la menace, je vous aime !... » Le prince, reconnaissant, l'embrasse sur le front... Aussitôt l'orage, qui depuis peu grondait sourdement, éclate dans toute sa fureur, des cris infernaux se font entendre ; le prince, comme frappé de la foudre, tombe sans connaissance sur le banc ; les fleurs du jardin sont flétries et fanées, à un ciel d'été succède l'hiver et ses frimas, et Nérilha effrayée chancelle et tombe... dans les bras d'Atalmuc, qui paraît derrière elle en s'écriant :

« Tu m'appartiens !... Rappelle-toi nos conditions ! » Nérilha se trouve changée en une petite vieille couverte de rides, et vêtue d'une robe antique ; elle pousse un gémissement, et s'abîme sous terre avec Atalmuc. Le prince revenu à lui s'écrie : « Nérilha ! Nérilha !... » puis retombe accablé sur son banc.

Une grotte sous-marine, comme la grotte d'Azur, en Sicile.

Atalmuc est en robe et en bonnet de magicien, il entraîne Nérilha en vieille. « Où me conduisez-vous ? lui dit-elle. — Que t'importe !... où j'irai désormais, tu iras ! — Cela va être bien ennuyeux... pour vous... je ne vous parle pas de moi. Et où sommes-nous ici ? — A deux mille pieds sous la mer. — J'aimerais autant être ailleurs. — Je vais me rendre au conseil des magiciens. — Il faudra que je vous y suive ? — Non. C'est mon âme seule qui ira... je vais revenir. — Et puis, dit-elle vivement, nous remonterons sur terre ? — Oui... mais je lis dans ta pensée... Renonce à te faire reconnaître par le jeune sultan des Indes ! — Il me prendrait pour ma grand'mère ! — Et si tu t'avisais de lui dire qui tu es... — Eh bien ? — Tu deviendrais muette. — C'est trop fort ! s'écrie-t-elle en colère ; vous pouvez m'enlever ma jeunesse, ma beauté, mais m'empêcher de parler... je vous en défie ! et je dirai à tout le monde... je suis... (Atalmuc étend la main vers elle... Nérilha est muette. Par ses gestes elle promet de garder son secret. Atalmuc étend la main vers elle). — Qu'as-tu à me dire ? — Que je vous hais, que je vous déteste, que je vous abhorre !... s'écrie-t-elle avec volubilité. (On entend plusieurs sons de trompettes infernales.) — Adieu ! lui dit-il ; le maître m'appelle. (Atalmuc tombe sur un banc, une flamme légère semble sortir de son corps, s'élève, voltige et disparaît par l'ouverture d'un rocher.) Nérilha appelle : « Seigneur Atalmuc !... mon maître !... Son âme l'a quitté,

dit-elle, il ne reste plus que son corps; (posant la main sur le cœur) et son grimoire qu'il porte toujours avec lui depuis le jour où je m'en suis servie si gauchement en donnant un bal... sans le vouloir... Si aujourd'hui j'y mettais plus d'adresse...» Après avoir feuilleté vainement, elle pousse un cri et continue tout haut sa lecture : « *Un baiser sur le front a causé sa métamorphose, un baiser peut la détruire; et si elle rencontre quelqu'un qui consente à le lui donner... mais qu'elle le choisisse bien! car à l'instant même, elle lui appartiendra pour toujours, corps et âme.* » Ah! s'écrie-t-elle, c'est donc pour cela qu'Atalmuc voulait toujours m'embrasser... Ce n'est pas pour lui que je tiendrais à perdre mes rides, c'est pour le prince... mais voudra-t-il?... Enfin, s'il était là... on verrait!... Si je pouvais aller à lui... (elle feuillette le grimoire): *Moyen d'être transporté à l'instant où l'on veut: Elever ce livre magique vers le ciel en répétant trois fois le nom du Dieu de l'Hindoustan. Brama! Brama! Brama!* » s'écrie-t-elle avec exaltation. (Le grimoire lui tombe des mains, tout change... elle se trouve sur la place de Delhy; à gauche l'entrée de la mosquée, à droite la façade du palais.)

Gulnare est assise sur un trône magnifique, Aboufaris est à ses côtés; les habitants du palais et ceux de la ville chantent les louanges de la princesse; cela l'ennuie. Elle ordonne que tout le monde se retire, et se plaint au grand visir de ne pas voir le prince. — C'est l'étiquette, répond le courtisan — il est rêveur — il rêve à vous. — Qu'il le dise! reprend-elle avec impatience. — C'est aujourd'hui le jour de votre mariage, voilà la petite Cadige, votre ancienne compagne... — Qu'est-ce que c'est? dit Gulnare relevant la tête avec fierté. — Je me trompe, reprend le visir en s'inclinant, je voulais dire... votre esclave, la jardinière du palais, qui vient vous offrir ses plus belles fleurs. (Des

femmes apportent des coffres remplis d'étoffes précieuses, Cadige tient une corbeille.) — Le bouquet de la mariée! dit Cadige, ce qu'il y a de mieux : des roses et des camélias blancs! — Des fleurs qui croissent pour tout le monde! reprend Gulnare d'un air de dédain; je veux des fleurs que personne n'ait jamais portées, des fleurs inconnues, des fleurs impossibles... voilà ce qu'il me faut, à moi, princesse, et dis à Xailoun, ton futur mari, qu'il s'arrange pour en avoir. (Les femmes lui montrent des étoffes de Perse les plus précieuses.) Voilà qui est insupportable! grand visir, prononcez vous-même! C'est un ennui mortel d'avoir à choisir au milieu d'une centaine de robes! — Vous n'éprouviez pas cet ennui-là, lui dit tout bas Cadige, quand vous n'en aviez qu'une. — Insolente! sortez de ma présence! — C'est une faute, princesse, lui dit tout bas le visir, elle a votre secret. — Pour la première fois vous avez raison, visir. Eh!... là... là... reviens, petite... un moment d'humeur... quand on est princesse... Je te pardonne! (Elle lui tend la main, Cadige met un genou en terre, y porte ses lèvres et reçoit un soufflet.) — O ciel! s'écrie la pauvre fille. — Hâtons-nous, princesse, dit le visir, tous les grands de l'empire vous attendent pour le baise-main général. » (Ils sortent.)

« Je n'y ai vu que du feu, se dit Cadige, et de la main d'une amie!... Je ne suis pas méchante... mais, à la première occasion... où je pourrai me venger!... Qu'a donc Xailoun à causer avec cette petite vieille? — Ainsi, vous dites que le prince est toujours triste? continue Nérilha. — Comme un cyprès ou un saule pleureur. — Oui, ajoute Cadige avec mystère, j'avais une amie, Nérilha, qui était bonne, elle; quand le prince me rencontre dans les jardins, il me parle toujours d'elle. — Que dit-il? demande Nérilha. — Qu'il donnerait tout au monde pour savoir ce qu'elle est devenue... il l'aime. — Cepen-

dant, reprend Xailoun, tout est prêt à la mosquée pour son mariage, le prince y est déjà en prières. — Je veux le voir, lui parler, s'écrie Nérilha s'élançant vers la mosquée. (Atalmuc paraît, et d'un geste il l'arrête.) Je suis perdue ! murmure-t-elle tombant anéantie sur un banc. — Je viens, dit le sorcier, invité par le sultan des Indes, assister à son mariage avec la belle Gulnare. — Vous assisterez aussi au mien, ajoute Xailoun... si vous ne m'en voulez plus... comme le jour où vous vouliez me changer en serpent. — Au contraire ! répond-il avec ironie. Voici mon cadeau de noces (tirant un bouquet de son sein) ; ce bouquet de camélias dont les feuilles sont d'argent conservera sa blancheur si Cadige n'a aimé que toi, et deviendra pourpre si elle en a aimé un autre. — Ah ! le sorcier lui en veut toujours ! » dit à part Nérilha. Xailoun exige que sa fiancée mette ce bouquet. Il reste blanc, mais elle se refuse à le porter tous les jours. « Ce manque de confiance nous brouillera ! » dit Cadige à son fiancé. Le sorcier s'éloigne avec Xailoun, Nérilha pleure. « Qu'avez-vous, pauvre vieille ? lui demande la jolie jardinière. — Bien du chagrin ! — Et moi aussi. — Lequel ? — La défiance de Xailoun... ce maudit bouquet ! »

Accompagné de son grand visir, le prince sort de la mosquée et s'avance en rêvant : « Nuages légers, portez-lui mes vœux, dit-il avec tristesse, dites-lui que je l'attends toujours ! — Quelle idée ! » se dit Nérilha. Elle demande à Cadige de lui prêter ses camélias, et s'approchant du prince : « La belle Gulnare n'a pas trouvé de bouquet de noces digne d'elle. — J'en suis témoin, ajoute le visir. — Je vous offre celui-ci, » dit Nérilha. Le prince le trouve magnifique, l'accepte, le remet au visir, qui court l'offrir à la sultane, et s'apprêtait à le suivre... « Ah ! mon Dieu ! prince, s'écrie Cadige, c'est un bouquet magique dont les feuilles deviennent pourpres quand celle qui le porte a déjà aimé... Ma foi !...

tant pis !... se dit la jardinière, pourquoi donne-t-elle des soufflets ? — Par malheur pour moi, la sultane peut sans danger se parer de ces fleurs, » répond le prince. Il s'éloignait, lorsque Nérilha s'approchant de lui : « Pardon ! mais je n'ai pas entendu faire à votre Hautesse un si précieux cadeau. — C'est juste !... quel prix en demandes-tu ? — Laissez-nous, dit-elle à Cadige, qui s'éloigne fort intriguée de ce que va faire la petite vieille. « Ah ! monseigneur, reprend Nérilha, à la vieillesse on ne saurait rien refuser... accordez-moi un baiser sur le front. — Chacun rirait de moi. — On ne le saura pas. — Non ! il est une femme que j'aime, dont je suis séparé, elle a reçu de moi ce que tu me demandes, et nulle autre ne le recevra. — Hélas ! se dit Nérilha avec douleur, c'est pour m'être fidèle qu'il refuse d'être à moi ! » (Xailoun et Cadige sortent de la mosquée, Gulnare, Aboufaris, les seigneurs de la cour sortent du palais, le peuple arrive en foule pour la cérémonie.) « Je suis satisfaite de ce bouquet ; d'où vous vient-il ? demande-t-elle au prince. — De votre humble sujette, répond Nérilha ; et croiriez-vous que le prince refuse de m'en payer le prix ? — Un prince marchand ! dit-elle avec dédain, un jour de noce !... Allons, finissons-en !... Donnez ce qu'elle demande ! — Votre femme l'exige, dit Nérilha avec malice. — C'est différent... payons ! » répond-il en riant. (Il s'approche de Nérilha, qui lui présente son front... A l'instant un coup de tonnerre se fait entendre, Atalmuc accourt ; les vieux vêtements et les cheveux blancs de Nérilha ont disparu... on la revoit jeune et fraîche.) Le peuple crie au prodige, et le prince tombe aux pieds de celle qu'il aime. « Mais, seigneur, l'ordre de votre père ! » lui dit Atalmuc. Pour toute réponse le prince prend la main de Nérilha en disant : « Rien ne peut plus nous séparer ! — Et la foi que vous m'avez promise ! s'écrie Gulnare s'élançant parée du bouquet qu'elle a mis à son côté. — Et

ce bouquet, dont les fleurs sont devenues rouges, lui fait remarquer le prince; il prouve que vous aviez vous-même donné votre foi à un autre... et ce rival heureux?... — Etait le grand visir, disent en même temps Xailoun et Cadige. — Le sultan me condamne?... dit Abou-faris, se mettant à genoux. — A devenir l'époux de la princesse. — Quelle faveur ! s'écrie l'ambitieux visir. — Et vous,

dont j'ai pitié, dit Nérilha apercevant Atalmuc qui détourne la tête et essuie une larme. — Vaine fut ma science, répond-il; pour me rendre heureux, il n'est pas de moyen... — Il en est un... Notre amitié, dit Nérilha en lui tendant la main.

Une musique fraîche, vive, brillante, et d'admirables décorations font de cet opéra-comique un très-beau spectacle.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Économie Domestique.

POMMES MERINGUÉES.

Prenez six pommes de reinette que vous ne pelez pas et videz avec un vide-pomme; mettez-les avec de l'eau froide dans une casserole, et faites-les cuire sur un feu ardent en ayant soin qu'elles ne crèvent pas; — retirez-les avec une écumoire, et déposez-les dans une passoire pour les laisser égoutter; — pelez-les; — pesez 125 grammes de sucre, — faites-les fondre dans une casserole, en y ajoutant un demi-verre d'eau. — Lorsque vous aurez un sirop de sucre, passez-y les pommes, de manière à

ce qu'elles se couvrent de sirop; — placez-les sur un plat d'argent ou sur un plat qui aille sur le feu. — Prenez une fourchette, battez six blancs d'œufs jusqu'à ce qu'ils deviennent en neige; soupoudrez-les de sucre; ajoutez-y de l'eau de fleur d'orange, — battez encore ce mélange; — prenez-le avec une cuillère pour en entourer vos pommes. — Mettez votre plat sur un feu doux, et couvrez d'un four de campagne qui ne soit pas trop chaud.

CORRESPONDANCE.

Me voici toute à toi, ma chère amie, et j'en suis bien heureuse, car j'ai d'utiles et de jolies choses à te décrire. D'abord, depuis longtemps tu m'as demandé un dessin de tapisserie qui pût faire pendant à la bande de tulipes; je l'ai trouvé ce dessin: c'est une branche composée de raisins noirs et de raisins blancs. Le fond doit se faire blanc. — Pour une chauffeuse on met cette bande au milieu du dos; et de chaque côté on coud une bande de velours: groseille, gros vert, gros bleu, jaune ou

ponceau. Pour le siège: en face de la tapisserie du dos, doit être une bande de velours et, de chaque côté de cette bande deux bandes de tapisserie. — Pour fauteuil, c'est différent; le dossier étant presque aussi large que le siège, les bandes de tapisserie du siège doivent faire suite à celles du dos; tu peux, sur un même canevas, broder ce dessin, et de chaque côté broder une bande: groseille, gros vert, etc. — Pour descente de lit, tes bandes doivent avoir 15 centimètres de

large; il t'en faut trois en tapisserie et deux en velours, formant en tout 75 centimètres de large. Ces tapis se doublent d'une toile verte; ils n'ont de franges que des deux bouts : ces franges doivent être formées de laines semblables à celles du fond du tapis; c'est-à-dire : blanche pour la tapisserie, et groseille, gros vert, gros bleu, jaune ou ponceau pour les bandes unies.

Le n° 2 ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans cette tapisserie, dont M^{lle} Chanson, rue de Choiseul, n° 3, a choisi les diverses nuances.

SONNETTE-ESSUIE-PLUME.

Achète de la laine de Berlin vert-bronze et jaune d'or, d'une grosseur moyenne — deux aiguilles de fer de 5 millimètres de circonférence.

Ce travail se compose de 196 tours.

Monte 26 mailles — (chaque tour se fait à l'endroit.)

1^{er} TOUR. Tricote-le comme une jarretière.

2^e TOUR. Tricote une maille simple — de ta main droite ramène devant, entre les deux aiguilles, la laine qui est derrière — prends à ton aiguille de gauche une maille sans la tricoter — tricote une maille simple — ramène de même la laine — prends de même à ton aiguille de gauche une maille sans la tricoter — tricote de même une maille simple — et continue jusqu'à la fin de l'aiguille à faire alternativement une maille simple, à ramener ta laine et à prendre une maille sans la tricoter. Cette aiguille doit se terminer par 2 mailles simples, et contenir les 26 mailles dont 12 sont recouvertes par des brides.

3^e TOUR. Tricote une maille simple — ramène la laine — prends une maille sans la tricoter — prends et tricote ensemble une maille et la bride qui la recouvre — ramène la laine — prends une maille sans la tricoter — prends et tricote ensemble une maille et sa bride, et continue jusqu'à

la fin de l'aiguille à tricoter alternativement une maille simple — à ramener la laine — à prendre une maille sans la tricoter — et à tricoter ensemble une maille et sa bride. Cette aiguille se termine par 2 mailles simples.

4^e, 5^e, 6^e et 7^e TOURS, semblables au 3^e TOUR.

8^e TOUR. Tricote-le de même que le 3^e, jusqu'à la 23^e maille et laisse, sans les tricoter, les trois mailles et la bride qui suivent.

9^e TOUR. Retourne ton tricot, sens devant derrière, de manière que l'aiguille de droite se trouve dans ta main gauche — De ta main droite, reprends la laine qui se trouve du côté gauche — prends, sans la tricoter, la 1^{re} maille de ton aiguille de gauche — prends et tricote ensemble une maille et sa bride, et, jusqu'à la fin de l'aiguille, continue alternativement à ramener la laine — à prendre une maille — et à tricoter ensemble une maille et sa bride.

10^e TOUR. Tricote-le comme le 3^e, jusqu'à la 21^e maille; laisse, sans les tricoter, cinq mailles et les deux brides sur ton aiguille de gauche.

11^e TOUR. Retourne ton tricot, sens devant derrière, de manière que l'aiguille de droite se trouve dans ta main gauche — de ta main droite, reprends la laine qui se trouve du côté gauche — prends, sans la tricoter, la 1^{re} maille de ton aiguille de gauche — prends et tricote ensemble une maille et sa bride — et, jusqu'à la fin de l'aiguille, continue alternativement à prendre une maille sans la tricoter et à prendre et à tricoter ensemble une maille et sa bride.

12^e TOUR. Commence comme le 3^e tour et continue jusqu'à la 17^e maille — laisse, sans les tricoter, 9 mailles et les 4 brides sur ton aiguille de gauche.

13^e TOUR. Retourne ton tricot et continue ton aiguille comme il est indiqué au 9^e TOUR.

14^e TOUR. Commence comme le 3^e tou,

et continue jusqu'à la 13^e maille — laisse 13 mailles et les 6 brides sur ton aiguille de gauche.

15^e TOUR. Semblable au 9^e.

16^e TOUR. Commence comme le 3^e et continue jusqu'à la 11^e maille — laisse, sans les tricoter, 15 mailles et les 7 brides sur ton aiguille de gauche.

17^e TOUR. Semblable au 9^e.

18^e ET 19^e TOURS. Semblables au 3^e.

20^e TOUR. Reprends, à partir du 8^e et continue comme les 9^e—10^e—11^e—12^e—13^e—14^e—15^e—16^e—17^e tours, en tout 20 tours.

Les 30^e—31^e—32^e—33^e—34^e—35^e—36^e—37^e—38^e— et 39^e tours semblables au 3^e tour.

40^e TOUR. Reprends, à partir du 8^e et continue comme les 9^e—10^e—11^e—12^e—13^e—14^e—15^e—16^e—17^e tours, en tout 49 tours.

Continue en recommençant trois fois ce travail, à partir du 2^e tour jusqu'au 49^e.

Réunis par un surjet les deux bords de ce tricot, qui forme la sonnette. Afin de lui donner plus d'aplomb, fais dans le bas un ourlet à l'envers, cousu à points de côté.

ANNEAU DE LA SONNETTE.

Prends de la laine jaune, monte 6 mailles.

1^{er} tour, tricote-le comme une jarretière; 2^e et 3^e tours comme les 2^e et 3^e tours de la sonnette et continue jusqu'à ce que tu aies 10 centimètres (à peu près 50 tours). Ferme ce tricot comme une jarretière.

Prends une ficelle de 15 millimètres de circonférence, forme à chacun des bouts un nœud de manière à ce que la ficelle ait de long 10 centimètres — place-la sur le milieu du tricot jaune, réunis-en les bords par un surjet afin de recouvrir la ficelle.

N^o 3. Taille 6 morceaux de mérinos ou de drap noir, fronce du haut chaque morceau pour en former une espèce de cornet,

couds-les tous, autour, et au-dessus des deux nœuds de la ficelle qui dépassent l'anneau. Introduis l'anneau et ces espèces de battants, en dessous de la sonnette, fais-le sortir par le haut que tu fronces et couds au-dessous de l'anneau.

Le n^o 4 est la sonnette prête à être placée sur le bureau de ton père. Je te conseille ce cadeau pour étrences.

Le n^o 5 est une dentelle au crochet qui se fait dans sa largeur; ce dessin me vient d'une main qui m'est chère.

Le n^o 6 est un tablier de petite fille; il se fait en percale.

Le n^o 7 est la pièce d'épaule à laquelle se fronce le tablier.

Le n^o 8 est la manche.

Le n^o 9 est le poignet auquel se fronce le tablier.

Ce modèle peut servir pour robe de tout petit enfant; on le rallonge de manière à ce que la robe dépasse de beaucoup les pieds de l'enfant, et on lui donne un mètre vingt centimètres de large. Il peut servir pour manteau, doublé, ouaté, en y ajoutant une pèlerine et en ôtant les poignets.

Le n^o 10 est la moitié du dos d'un pardessus.

Le n^o 11 est l'un des côtés du devant.

Le n^o 12 est la manche.

Ce pardessus se taille en toute étoffe : — pour la grand'mère, il se porte en velours garni de deux rangs de dentelle; — pour la jeune mère, en moire, garni, au bas des manches et tout autour, de dix rangs de dentelle de laine, haute de 3 centimètres; — pour la jeune fille, en mérinos, en casimir, en soie, doublé, ouaté, garni de petite dentelle de laine, cousue en ruche, tout autour, et au bas des manches; — pour la petite fille, il se fait en étoffe pareille à sa robe, en mérinos écossais ou uni, garni d'un velours ou d'un galon cousu à plat, tout autour — pour le petit garçon, il se fait en casimir gris ou noir et se garnit de même que celui de la petite fille. Devant, ces pardessus se

ferment par six ganses : trois à droite, trois à gauche, cousues chacune sous un bouton en passementerie ou sous une olive. Lorsqu'on veut les garnir d'un velours ou d'un galon, on ne réunit pas le devant au derrière, sur une longueur de 10 centimètres à partir des chiffres 39 jusqu'aux chiffres 39, et l'on fait remonter le velours ou le galon le long du lé de derrière pour le redescendre sur le lé de devant. Ce pardessus se porte chez soi et dehors. Il se fait souvent en étoffe pareille à la robe.

Le n° 13 est un des côtés du devant d'un manteau vénitien. Il est taillé sur de plus petites proportions que les autres patrons, parce que la place nous manquait, mais les chiffres font foi.

Le n° 14 est la moitié du dos.

Le n° 15 est la pèlerine.

Voici comment se coud ce manteau : Tu réunis les deux épaulières (celle du dos et celle du devant), tu continues de coudre celle du devant avec le droit-fil qui suit celle du dos, de sorte que les chiffres 48 arrivent aux chiffres 31 1/2 ; là tu t'arrêtes et laisses vide ce demi-cercle qui les suit, puis tu te remets à coudre à partir des chiffres 40 et 38 1/2 jusqu'au bas ; de cette manière le dos forme une espèce de manche qui recouvre le bras quand il passe à travers le vide laissé entre le dos et le devant. L'épaulière de la pèlerine se coud en même temps que celle du dos et celle du devant du manteau, mais les chiffres 44 s'arrêtent 4 centimètres avant les chiffres 48 ; le reste de la pèlerine n'est pas cousu. Si ce manteau est en velours ou en satin, on peut garnir le bas de la pèlerine et l'espèce de manche avec une dentelle. S'il est en gros-d'Afrique ou en mérinos, il se festonne comme ce modèle, et se borde d'un passe-poil. Je l'aimerais mieux sans feston.

Le n° 16 est un alphabet de lettres romaines qui se brode au plumetis et en points de cordonnet. Cet alphabet a été fait exprès pour nous, je te le recommande...

J'en étais là de ma correspondance, lorsqu'on entendit cogner du doigt à ma porte ; on ouvrit ; c'était la femme de chambre qui venait me dire que ma mère me demandait au salon... Je te quitte...

Je te reviens. C'était la matinée de réception de ma mère. Ses amies, sûres de la trouver, venaient lui faire visite ; je devais être là pour l'aider à les recevoir. On annonça Florence et son père. Lorsque mon amie eut fait ses premiers compliments, je la pris par la main, nous allâmes nous asseoir autour de la table placée au milieu du salon, et nous nous mîmes à feuilleter gravures et journaux. « Voilà notre gravure de mode ? me demanda Florence. — Oui ! Cette jeune fille a une robe de mousseline, comme toujours, avec des plis. Ceux-ci sont inégaux et surmontés d'une petite ruche de ruban plissé à la vieille. Ce corsage, légèrement froncé au bas du dos, et devant, au bas de la taille, est cousu à une petite ceinture de mousseline ; à cette ceinture est cousue une bande de mousseline froncée du haut, mais de manière à ne faire du bas aucun pli sur la jupe. La même ruche est posée autour de ce corsage. — Il se met aussi sur une robe de taffetas rose ou bleu. — La coiffure se compose de deux mèches de cheveux frisées en tire-bouchons qui vont rejoindre les cheveux tournés en cordes derrière. De chaque côté des joues, une rose remplit le vide qui se trouve sur les oreilles ; on pourrait la remplacer par une rosette en velours, ou un simple nœud dont les bouts pendraient de chaque côté. — Au lieu du nœud à la ceinture et aux bracelets, on pourrait se servir d'une grande boucle et de deux petites boucles. — Je ne crois pas que la ruche du tour du cou puisse être aussi volumineuse, et il serait joli d'avoir au cou un velours noir. Celui de la ceinture et de la tête a 8 centimètres, celui du cou et des manchettes en a 4. — La mère de cette jeune fille a une robe presque recouverte de volants de dentelle noire... c'est une fu-

reur... Il paraît que ces dames vont dans une soirée dansante. — Je suis de ton avis, me dit en riant Florence, et je leur souhaite bien du plaisir. As-tu remarqué, reprit-elle en développant un journal, le charlatanisme des annonces?... on se croit dans un champ de foire; au bruit de la grosse caisse et de la trompette, on ajoute l'appât du gain, les chances de la loterie... et cela pour des publications que l'on dit morales, et destinées aux jeunes filles, aux jeunes femmes, à leurs petits enfants! — C'est pourtant vrai! Imagine-toi qu'une dame de province vint pour s'abonner au *Journal des Demoiselles*, j'étais là, par hasard. « Quelle prime, donne-t-on? demande-t-elle au commis. — On ne donne que le journal, madame, lui répond-il; les primes ne sont que du papier rayé, des gravures ou des livres qui ne peuvent se vendre, et que l'on a l'air de donner afin que vous ne voyiez pas que vous payez trop cher un mauvais journal; l'année finie, vous ne recommencerez plus, c'est vrai, mais on vous annoncera un nouveau journal, avec une nouvelle prime, et vous vous y laisserez prendre de nouveau. — Et la dame s'est abonnée? — Non! ma chère, elle voulait une prime... — Mon Dieu! que les gens de province méritent bien d'être attrapés! reprit Florence; encore si cela ne les rendait pas méfiants pour les publications honnêtes! — Juge de mon embarras, repris-je; une de mes amies me demande à quel journal d'enfants elle peut s'abonner pour son jeune frère, sa jeune sœur. — Je viens précisément de parcourir une publication que tu peux en conscience lui indiquer, c'est *l'Education nouvelle*, journal des mères et des enfants, qui a pour drapeau : *Plaire en amusant, amuser en instruisant*. Les rédacteurs et les rédactrices ont tous des noms qui ont donné des preuves de moralité, de talent. — Cette amie me demande encore quels sont les livres qu'elle peut lire. — Ah! par exemple, dit Florence, ce n'est pas en notre temps

de République que l'on publie des livres qui puissent être lus par les jeunes filles! tu n'auras qu'à lui copier la liste de décembre 1846. — C'est ce que je ferai. Mais parlons de nous un peu. Qu'as-tu acheté pour cet automne? — Un chapeau de feutre noir, orné d'un simple bavolet de velours; sous la passe, une garniture en satin rose et des brides pareilles, en satin double face, c'est-à-dire sans envers. Les dames font ajouter de chaque côté sur la passe deux têtes de plumes noires. — C'est très-joli! Moi, j'apprends à être économe. J'aurai mon chapeau de velours noir de l'an dernier, et pour que la passe paraisse plus grande, on m'y mettra une ruche de petite dentelle noire. Avec une robe de mérinos et son pardessus pareil, une robe de gros-d'Afrique et un manteau de velours, j'attendrai qu'en janvier une nouvelle mode se soit déclarée. Et toi? — Moi de même. A propos d'économie, reprit Florence, j'ai fait une découverte: une, deux, trois mailles étaient coulées à un bas, le temps de les relever avec un crochet me manquait... J'ai pris une aiguille enfilée de coton, j'ai enfilé une de ces mailles en la prenant en dessous, et je l'ai continuée par un point de chaînette, sous lequel j'ai caché le petit bout de mon coton. Bien entendu que ce point de chaînette, je le faisais sur les brides qu'avait laissées la maille en coulant... et je fis de même pour les autres mailles. — C'est bon à savoir, dis-je. Je vais, à mon tour, t'apprendre une chose qui te fera plaisir. Tu sais que les quatre cornes des coussins carrés se plissent quand on s'appuie dessus; maintenant on les fait ronds: cette mode nous vient des Arabes. Ainsi, suppose deux morceaux de chacun 60 centimètres carrés, que tu arrondis; tu tailles une bande large de 10 centimètres, tu la couds entre le dessus et le dessous pour les réunir, puis tu couds une ganse sur chacune des deux coutures; avec l'une de ces ganses tu formes une espèce de poignée qui sert à changer le coussin de place. — Puisque cette mode

est arabe, reprit Florence, pour un tête-à-tête en velours groseille, je voudrais un côté du coussin groseille, l'autre gros bleu; la bande qui réunirait ces deux côtés, je la ferais jaune ou verte; et la ganse serait formée de ces trois couleurs. — Ce serait très-original. Puisque nous parlons de changements dans notre ameublement, je t'apprendrai qu'il n'y a plus d'édredon. — Comment! s'écria-t-elle, cette énorme chose qui avait l'air de vous étouffer dans votre lit et dont on ne savait plus que faire quand le lit était fait, tant elle tenait de place? — Voilà son épithaphe toute trouvée!... Oui, ma chère, l'édredon est mort, ou plutôt transformé... c'est maintenant une courte-pointe piquée. — Que la mode lui accorde longue vie! — Et ton gamin de Paris, lui dis-je, et sa lecture? — Il prenait les b pour des d, les m pour des n, les p pour des q; il ne connaissait ni les y ni les x; cependant je l'ai fait lire couramment. — Et cela t'a réussi? — Oui.

Hier il me dit : « Qu'est-ce que c'est que ça? » — Un 1 et un o en l'air, cela veut dire : *primo*, premier, c'est un mot latin... Il continue de lire. « Et ça? » — Un 2 et un o en l'air, cela veut dire *secundo*... il continue de lire, rencontre un 3 et un o en l'air; et comme il venait de dire *second do*, il croit devoir dire : *troisième do*...

La visite de Florence avait été longue... il ne me reste que le temps de te dire adieu! mais au revoir; car entre nous, tu le sais, c'est à la vie, à la mort!

J. J.

P. S. Explication du rébus. Un père capucin qui sonne — neuf ré — un pont — une queue de promeneurs — de — 16 — L'Intimé, personnage des *Plaideurs* de Racine, écrivant un acte judiciaire et s'écriant : « *Frappez! frappez! j'ai quatre enfants à nourrir!* » Ce qui veut dire :

Personne ne répond que de ses actes.

ÉPHÉMÉRIDES.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 400, le 11 novembre, mort de saint Martin, évêque de Tours.

Saint Martin, né dans la Pannonie quatre ans après que Constantin le Grand eut embrassé le christianisme, était fils d'un tribun militaire. Quoique ses parents adoraient encore les idoles, ils ne combattirent point la vocation chrétienne de leur fils et lui laissèrent recevoir le baptême à l'âge de dix-huit ans; saint Martin servait alors dans les armées romaines, et déjà sa ferveur religieuse et sa charité rigoureusement évangélique annonçaient qu'il serait un jour un des glorieux enfants de l'Eglise primitive d'Occident, que saint Ambroise et saint Léon ont rendue si grande. Resté dans les Gaules, après le licenciement de la légion dont il faisait partie, il fonda dans le Poitou le premier ermitage que la France ait possédé. Sur sa réputation de sainteté, les habitants de Tours l'arra-

chèrent par surprise de sa retraite et le forcèrent de monter sur le siège épiscopal de leur ville. Leurs longues et vives instances purent à peine vaincre la modeste opposition de l'ermite, car il est à remarquer qu'il fallait faire violence à ces premiers chrétiens, dont l'histoire a conservé les noms, pour les élever aux honneurs et aux dignités. Saint Martin n'entra point dans son palais épiscopal; et avant les destructions barbares de la révolution française, on voyait encore, sur le bord de la Loire, l'étroite demeure que l'évêque de Tours avait creusée dans le roc. Autour de lui, comme autour de la cellule d'une mère abeille, s'étaient venus grouper d'autres déserteurs du monde : ainsi avait été fondée la fameuse abbaye de Marmoutier.

Le nom de saint Martin n'est point mêlé aux querelles religieuses qui déjà agitaient les empires d'Orient et d'Occident, quoique sa qualité d'évêque lui donnât un titre pour y prendre part. Une seule fois, il intervint dans les débats que soulevaient les interprétations diverses des dogmes chrétiens; ce fut pour rappeler à la charité et à la tolérance évangélique des évêques d'Espagne, qui prêchaient l'empereur Maxime, pour obtenir de lui un arrêt de mort contre quelques fauteurs d'hérésie. Non-seulement saint Martin intercédait pour les dissidents auprès de l'empereur, mais il refusa même d'entrer en communication avec ses collègues, avec des prêtres chrétiens capables de demander la mort d'un pécheur ! Cette

horreur du sang et le sentiment de ses devoirs d'évêque, inspiraient au patron de Tours une hardiesse digne d'un Chrysostôme et d'un Ambroise. Ainsi, il refusa de s'asseoir à la table de ce même Maxime, parce qu'un meurtre l'avait fait empereur; et tel était l'ascendant de la vertu que le sanguinaire Maxime s'efforçait de se justifier aux yeux de l'humble prêtre des Gaules.

Les pratiques de la dévotion la plus pure, des prodiges de charité, les travaux les plus soutenus et les plus heureux pour vaincre le paganisme et pour planter la croix sur les temples des faux dieux, une vie toute chrétienne auraient assuré à saint Martin de Tours sa vivante popularité, lors même que le don des miracles ne lui eût pas été accordé.

MOSAÏQUE.

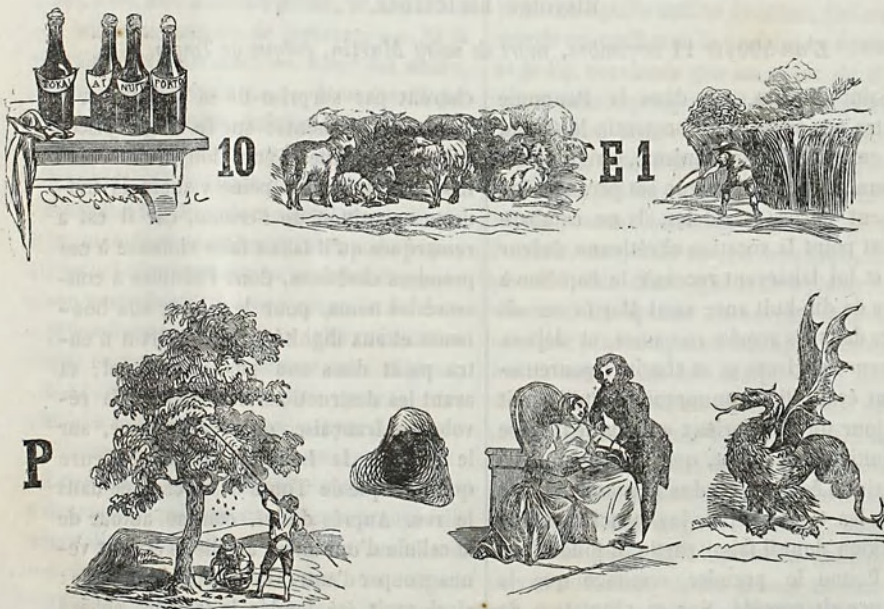
Il en est des connaissances comme des bienfaits : donner, c'est acquérir ; en enseignant, nous apprenons.

YOUNG.

Nous nous faisons de l'amitié une religion, et de la charité nous nous faisons tous les jours un sujet de profanation.

BOURDALOUE.

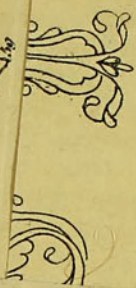
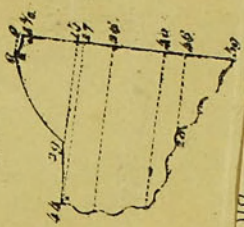
RÉBUS.



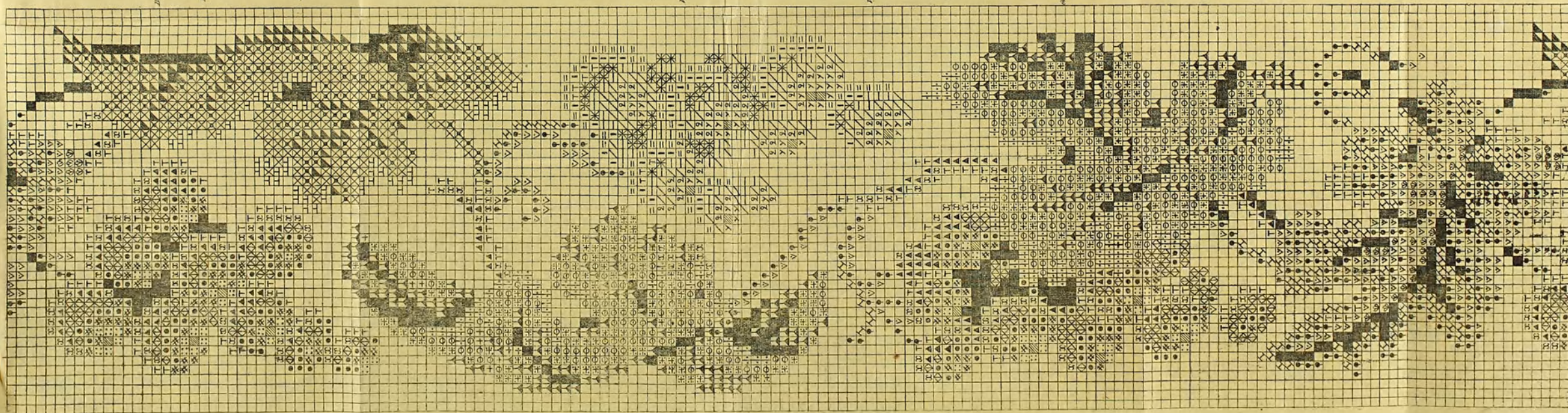
6

verres

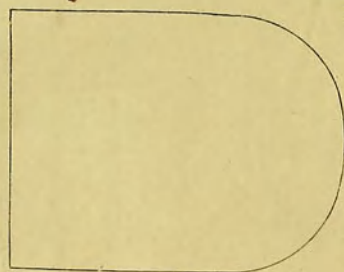
N^o 15.



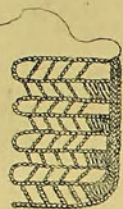
(1) Le Musée de Livourne est très-riche en | ses l'éclat des verrières
objets de ce genre.



N° 2.



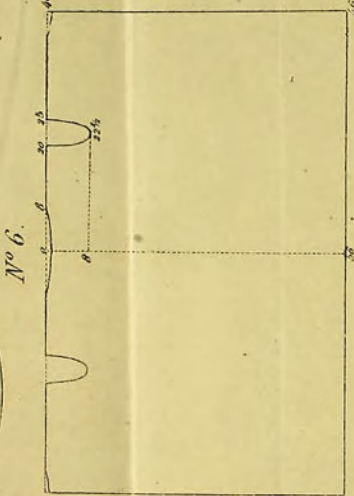
N° 3.



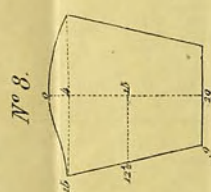
N° 4.



N° 5.



N° 6.



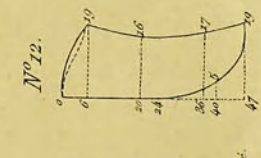
N° 7.



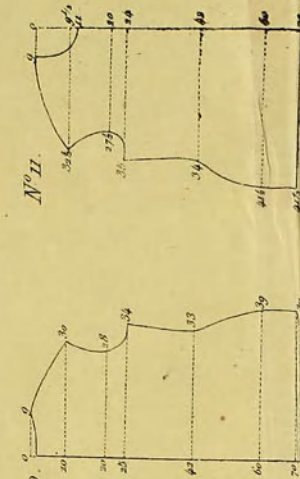
N° 8.



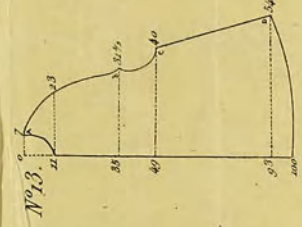
N° 9.



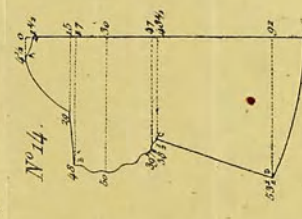
N° 10.



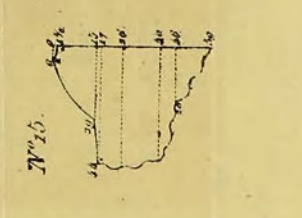
N° 11.



N° 12.



N° 13.



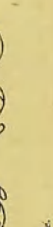
N° 14.



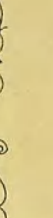
N° 15.



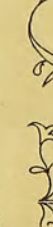
N° 16.



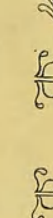
N° 17.



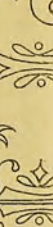
N° 18.



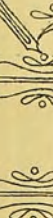
N° 19.



N° 20.



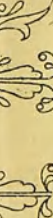
N° 21.



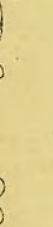
N° 22.



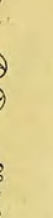
N° 23.



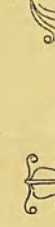
N° 24.



N° 25.



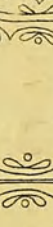
N° 26.



N° 27.



N° 28.



N° 29.



N° 30.



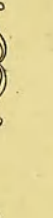
N° 31.



N° 32.



N° 33.



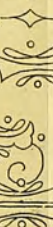
N° 34.



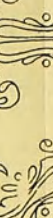
N° 35.



N° 36.



N° 37.



N° 38.



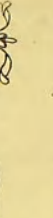
N° 39.



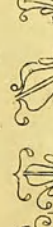
N° 40.



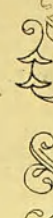
N° 41.



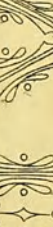
N° 42.



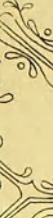
N° 43.



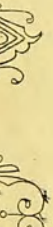
N° 44.



N° 45.



N° 46.



N° 47.



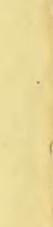
N° 48.



N° 49.



N° 50.



N° 51.



N° 52.



N° 53.



N° 54.



N° 55.



N° 56.



N° 57.



N° 58.



N° 59.



N° 60.



N° 61.



N° 62.



N° 63.



N° 64.



N° 65.



N° 66.



N° 67.



N° 68.



N° 69.



N° 70.



N° 71.



N° 72.



N° 73.



N° 74.



N° 75.



N° 76.



N° 77.



N° 78.



N° 79.



N° 80.



N° 81.



N° 82.



N° 83.



N° 84.



N° 85.



N° 86.



N° 87.



N° 88.



N° 89.



N° 90.



N° 91.



N° 92.



N° 93.



N° 94.



N° 95.



N° 96.



N° 97.



N° 98.



N° 99.



N° 100.

Andante.

CHANT.

PIANO.

piano e legato.

Voyez ce petit an - ge, voyez l'ange ver - meil, un rêve, un rêve é - tran - ge sou - rit à son som - meil

u - ne puis - san - te fé - e, aux yeux bleus, au front pur, por - te comme un trophée - e, une é - char - pe d'a - zur; la fée enchan - tes - se, la fée aux ailes

d'or, sur ses genoux ca - res - se le jeune enfant qui dort; le jeune en - fant qui dort; le jeune en - fant qui dort.

2^e COUPLET.

C'est pour lui, blan - che rei - ne, que tu por - tes des cieux u - ne cor - beil - le plei - ne de fruits dé - li - ci - eux; et puis des fleurs é - clo - ses au souf - fle du zé - phir; et des pa - pil - lons ro - ses aux ai - les de sa - phir.... La

3^e COUPLET.

Ce doux et lé - ger son - ge, ce rê - ve gra - ci - eux n'é - tait plus un men - son - ge quand il ou - vrit les yeux, car, il vit, ô mer - veil - le! é - pars sur son che - vet, les fleurs de la cor - beil - le, et tout ce qu'il rê - vait, pour lui, plus de chi - mè - re: puisqu'il re - trouve en - cor sous les traits de sa mè - re, la fée aux ai - les d'or la fée aux ai - les d'or la fée aux ai - les d'or.

Journal des demoiselles 17^e Année.XII^e N^o

POLKA.

LA PARISIENNE.

KLEMCZYNSKI.

PIANO. *risoluto.*

Fin

sempre forte.

D.C. al fine.

Gravé par M^{lle} NIDART née Damours.

L'usage du verre
antiquité; les u
verte aux Phé
que cette indu
Thèbes ou à M
soit de ces sav
tuellement pr
poussé très-lo
y avait, au té
le temple d'H
en verre qui
émeraude, et
dinaire; Sés
de verre imit
précieuses, e
apprennent q
se fit représe
lexandre le G
cueil de verre
les avait fait
fourni à Cha
quents passag

Les Romains
richirent bien
d'objets en
échappés à l'
vés dans les
aujourd'hui l
par la richess
des émaux do
reurs protégé
qui s'établire
pereur) mit s
riété et le fir
tatin, Constan
les verriers de
sous la monarc
le titre de gent

(1) Le Musée
objets de ce genre
DIX-SEPT

sempre - forte.

D.C.
al fine.

L'
antiqu
verte
que
Théb
soit c
tuelle
pouss
y av
le te
en v
émer
dina
de v
préc
appre
se fin
lexan
cueil
les a
fourn
quer

L
richi
d'ob
écha
vés
aujo
par
des
reun
qui
pere
riété
tanti
les v
sous
le tit

(1)
obje